

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONARY

LIBRARY OF CONGRESS

PHOTODUPLICATION

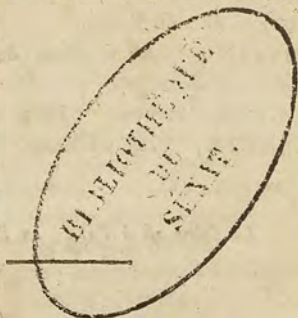
CRISPIN DEVENU RICHE

OU

L'AGIOTEUR PUNI

COMÉDIE

*En cinq Actes & en Vers*



---

à Paris 1789.



## A C T E U R S.

ARISTE, Négociant.

Le Baron de MORTAS, Capitaine de Vaisseau.

FÉLIX, fils d'Ariste.

JULIE, fille du Baron.

CRISPIN, sous le Nom de M. HARPON,  
Agioteur.

LISETTE, Suivante de Julie.

PASQUIN, Valet du Baron.

*La Scène est à Paris, au Palais Royal.*



---

## CRISPIN DEVENU RICHE.

---

### A C T E I.

#### S C E N E I.

CRISPIN *sous le nom de M. HARPON.*  
(*il tire sa montre.*)

Comment diable! voila près d'une heure & demie  
Que je guette à leur porte & Lifette & Julie.  
Il fait un très beau tems: par quel facheux hazard  
Vont elles aujourd'hui se promener si tard?  
Attendons en ces lieux: Elles viendront, j'espère:  
Sous ces arbres, le soir on les voit d'ordinaire...  
Parbleu! l'agiotage est un art merveilleux,  
Oh! Combien je lui dois! sans les succès heureux  
Dont il a couronné ma docile industrie,  
Oserais je prétendre à la main de Julie?  
Veuve d'un Président & fille d'un Baron,  
Voudrait elle de moi sous mon ancien nom?  
Crispin se bornerait à quelque humble Soubrette  
Ou serait trop heureux d'avoir encor Lifette...  
Lifette! toi qu'Amour a comblé de ses dons,  
Toi qui reçus de moi ses premières leçons,  
Hélas! qu'est devenu ce rival intraitable,  
Ce jaloux de Pasquin dont la rage implacable  
De Bordeaux à la fin parvint à m'expulser?

Quel fort put jusqu'ici toi même te pousser ?  
 Dans le sein de Paris, plus de cent fois peut être  
 Tu m'as vu sans pouvoir jamais me reconnaître.  
 Eh ! comment aujourd'hui me reconnaitrais tu  
 À travers la splendeur dont je suis revêtu ?  
 Quel changement subit ! moi même quand j'y songe,  
 Je crois que ma fortune est un rêve, un mensonge.  
 Quand sur quatre ressorts suspendu lestement,  
 Je me vois dans les airs balancé mollement,  
 Et que de mon Wiski la course meurtrière  
 Couvre un peuple ébahi d'un torrent de poussière,  
 J'ignore encor comment j'ai pu sauter d'un coup,  
 De derrière dedans sans me tordre le cou....  
 Mais ce n'est pas assez que d'avoir des richesses,  
 Des meubles, des amis, des chevaux, des maitresses,  
 Non : il vous faut encor, mon cher Monsieur Harpon,  
 Il vous faut des ayeux, une naissance, un nom.  
 Quels sont vos compagnons en fait d'agiotage ?  
 Des Comtes, des Abbés Seigneurs de haut parage,  
 Il vous faut, abjurant votre nom roturier,  
 Comme eux, par un beau titre ennoblir le métier.  
 Acquérir de grands biens était la grande affaire,  
 Elle est faite : le reste aisément peut se faire.  
 Premièrement il faut que Julie en ce jour,  
 Éprouve en vous voyant un violent amour ;  
 Et que la pauvre Enfant n'ait ni repos ni trêve,  
 Qu'un mariage en forme entre vous ne s'achève.  
 Ses ayeux sont connus : Son père a du renom ;  
 Mais le bonhomme est pauvre & très fier, ce dit on !  
 Il est pauvre ? tant mieux. Nous aurons l'avantage  
 D'en obtenir plutôt Julie en mariage.  
 Il est fier ? encor mieux. L'orgueil l'obligera  
 À nous donner pour noble, & chacun l'en croira,  
 Du reste on peut trouver quelque honête personne

Dont la famille antique illustra la Garonne  
Et qui nous la vendra pour cent Louis comptant,  
Avec les parchemins & le Chateau, s'entend.  
Voilà ce qui s'appelle une affaire finie,  
Il ne me reste plus que d'aborder Julie,  
De m'offrir à ses yeux. Dèsque l'on me verra,  
Je n'en saurais douter, ma figure plaira.  
À Lisette surtout je me ferai connaître:  
De son esprit d'abord je me rendrai le maître:  
Elle secondera mes projets, mes amours,  
Et tout sera bâclé dans trois ou quatre jours.  
J'entends quelqu'un. Serait ce... ah! c'est le fils d'Ariste.  
Qu'il vient mal à propos! sa présence m'attriste.

SCENE II.

M. HARPON, FELIX.

FELIX à part,

Lisette s'intéresse à l'ardeur de mes feux.  
Elle doit amener sa maîtresse en ces lieux:  
Attendons... juste Ciel! je vois ce fourbe insigne,  
Harpon l'Agioteur... sa présence m'indigne.

HARPON.

Ah! vous voilà, Felix, quel plaisir....

FELIX brusquement.

Serviteur.

HARPON.

C'est moi qui suis le vôtre & parbleu! de bon cœur.  
Comment va!

FELIX à part,

S'il s'obstine à me parler, je tremble  
Que quelqu'un en ces lieux ne nous surprenne ensemble,  
Je suis deshonoré! (moment de silence)



HARPON.

Ces lieux sont bien déserts.

C'était le rendez vous jadis de l'univers.

*(autre moment de silence.)*

Dieu ! quelle promenade ! en est il de plus belle ?

Oh ! je la soutiendrai : je lui serai fidèle.

*(encor un moment de silence)*

C'est bien à mon avis le plus charmant endroit,...

FELIX *impatiente.*

Vous lui faites, Monsieur, plus de tort qu'on ne croit.

HARPON.

Ah ! ah ! je vous entends ; ainsi donc Monsieur pense

Que les Belles par crainte évitent ma présence

Et que la jalousie écarte les Amants.

FELIX.

Vous n'écarterez, Monsieur, que les honêtes Gens.

HARPON.

Parbleu ! jusqu'à présent si je fus tant à craindre,

Personne à l'avenir n'aura lieu de se plaindre,

Car je vais réformer toutes mes Actions.

FELIX.

Comment donc ? feriez vous des restitutions ?

HARPON.

Eh oui ! que voulez vous ? ma conscience gronde

Et m'avertit de faire une fin en ce monde.

FELIX *à part.*

Son ame serait elle accessible aux remords ?

Feignons un peu de croire à ces nouveaux transports,

*(à Harpon.)*

Les dispositions, Monsieur, où je vous trouve,

Sont l'effet des remords que votre cœur éprouve.

J'en suis édifié. Vous parlez sans détour,

Je veux parler de même. En son négoce un jour

Mon père eut la faiblesse, & c'est ce qui m'étonne,  
De vous associer sans consulter personne,  
Sans prendre à votre égard les informations  
Que la prudence exige en ces occasions.  
Les pertes qu'il fesoit n'étant pas naturelles,  
Il découvrit bientôt leurs sources criminelles,  
Et rompit avec vous, non sans quelque fracas,  
Cet éclat par malheur ne vous corrigea pas ;  
Car c'est l'agiotage, à ce que l'on assure,  
Qui vous a depuis lors enrichi sans mesure ;  
Et vous n'ignorez pas, je crois, toute l'horreur  
Qu'inspire aux cœurs bien nés, le nom d'agioteur.  
En effet quels détours, quelle ruse infernale  
Ces Gens de divers rangs mais que l'opprobre égale,  
Savent ils employer dans leur honteux trafic  
D'actions, de billets, de-tout effet public !

HARPON,

Mais l'objet sur lequel votre bile s'exerce,  
N'est dans le fond, Monsieur, qu'un innocent commerce.

Des billets sont à vendre ou tels autres objets ?  
Les achete qui peut pour les revendre après.  
Les spéculations sont l'ame du négoce.  
Acheter à la baisse & revendre à la hausse  
Est un droit qui soutient tout genre de trafic.  
Et qui ne peut en rien contraindre le public.

FELIX.

N'est ce pas le forcer d'acheter ou de vendre,  
Quand par de faux avis que vous savez répandre  
Et par d'autres ressorts que vous faites mouvoir,  
Vous semez dans les cœurs ou la crainte ou l'espoir ?  
Oui, décrier l'Etat & par un bruit perfide  
Faire tomber soudain l'effet le plus solide,  
L'envahir à bon compte ; & changeant de propos,

Faire hausser son prix & revendre à propos,  
Voilà l'agiotage & les moindres manéges.  
Au Monarque, au Public, il tend bien d'autres pièges,  
Mais quand vous n'emploieriez que de pareils moyens  
Pour engloutir l'argent de vos concitoyens,  
Osez vous bien nommer ces ruses infamantes,  
Des spéculations au fond très innocentes?...  
Au surplus du public fixant l'attention,  
Si vous doutez, Monsieur, de son opinion,  
Je dois vous avouer d'un cœur vraiment sincère,  
Qu'on vous traite en tous lieux du plus hardi corsaire...  
On en dit trop peut être: il est même des Gens  
Qui vous suivant des yeux depuis assez longtems,  
Prétendent aujourd'hui que le triste équipage  
Dans lequel de Paris vous fîtes le voyage,  
Annonçait une basse & vile extraction,  
Mais fussiez-vous le fils du plus pauvre Gascon,  
Je me garderais bien de vous en faire un crime:  
Que dis-je? vous seriez plus digne encor d'estime:  
Votre élévation obtiendrait plus d'égard,  
Etant due au mérite et non pas au hazard,  
Mais de votre maison la fortune subite  
N'est point due au hazard, encor moins au mérite,  
Du moins c'est ce qu'on dit... je fais reflexion  
Que vous m'avez parlé de restitution,

HARPON.

Eh oui! c'est pour cela qu'enfin je me marie.

FELIX.

Que dites-vous?

HARPON.

Je prends femme jeune & jolie,  
Pour pouvoir m'acquitter envers tous les Maris,  
Et leur restituer ce que je leur ai pris.



FELIX à part.

Oh! c'est trop endurer; ma patience est lasse:  
L'impertinent! il faut que je m'en débarrasse.  
Allons!... savez-vous bien, mon cher Monsieur Har-

pon

Que vous êtes un fat, & du plus mauvais ton?

HARPON.

Vous êtes un Badin, vous, qui n'aimez qu'à rire.

FELIX furieux.

Je ne ris point, morbleu! la haine que m'inspire  
Ce visage commun & par trop goguenard  
Pourrait bien lui valoir quelque affront de ma part.

HARPON.

Vous vous trompez, Monsieur: loin d'être si commune,  
Cette figure là fera toujours fortune.  
Si l'on ne l'attendait, Monsieur, en d'autres lieux,  
Je vous conseillerais de l'examiner mieux.

(il s'enfuit)

### SCENE III.

FELIX.

Rien n'égale l'horreur que m'inspire cet homme.  
Qu'un malheureux dérobe une petite somme,  
Il est rare qu'il puisse aux recherches des loix  
Ainsi qu'à leurs rigueurs échapper une fois;  
Tandis que sous l'abri de ces loix respectables,  
Nous voyons tous les jours Harpon & ses semblables,  
Par un faste imposant détournant nos mépris,  
Jouir tranquillement des biens qu'ils ont acquis.  
Et ces biens, ces trésors que nul ne leur conteste,  
Que sont-ils? rien qu'un vol immense & manifeste...  
Cette idée est trop noire & je veux la chasser.

A 5

Que Julie en mon cœur vienne la remplacer.  
 Mais hélas! qu'à mes yeux elle tarde à paraître!  
 Qui peut la retenir? où donc pourrait-elle être?  
 C'est le lieu, le moment où je devrais la voir.  
 Lisette m'aurais-tu bercé d'un vain espoir?...  
 Cependant mon amour n'est rien qu'une folie:  
 Qui suis-je pour prétendre à la main de Julie?  
 Ai-je donc oublié son nom si respecté,  
 L'éclat de sa naissance & mon obscurité?  
 Et quand même à mes vœux je la rendrais sensible,  
 Pourrais-je également vaincre un père inflexible?  
 Son père! lui, l'honneur du Pavillon français,  
 Ce Marin redouté dont les nombreux succès  
 Des Dugué, des Jean Bar, rappellent la mémoire,  
 Souffrira-t-il jamais... non je n'ose le croire.  
 Mais que vois-je? mon Père! ah! contretiens facheux!

#### SCENE IV.

ARISTE, FELIX.

ARISTE.

Je vous cherchais, Felix: je voulais qu'en ces lieux,  
 Un moment sans témoin, nous causassions ensemble.  
 Puisqu'un heureux hazard tous deux nous y rassemble,  
 Je ne diffère plus l'important entretien  
 Qui doit enfin régler votre sort & le mien.

Vous êtes parvenu, mon cher fils, à cet âge  
 Où tout homme de mœurs aspire au mariage  
 Et cherche à mériter par un si doux moyen,  
 Le titre le plus beau, celui de citoyen.  
 Gardez-vous d'imiter ces laches Egoïstes,  
 D'un célibat menteur impurs apologistes,

Qui veulent que l'Etat veille à leur sûreté,  
Leur offre tous les biens de la société,  
Et qui restent garçons, odieux politiques,  
Pour moins contribuer à ses charges publiques;  
Qui toujours isolés dans leurs propres foyers,  
Ne vivent que pour eux et meurent tout entiers;  
Qui déclament enfin contre le mariage,  
Comme si la débauche & le libertinage  
D'où naissent les douleurs, les regrets, les chagrins,  
Offraient des biens plus doux & des jours plus sereins.  
Je vous laisse un négoce assez considérable;  
C'est à vous de choisir une épouse estimable,  
Usant de ma fortune au gré de vos talents,  
Vous pourrez assurer un sort à vos enfants,  
Leur rendre un jour les biens qu'aujourd'hui je vous  
prête,

Et béni, révére d'une famille honnête,  
Comme moi terminer après de longs travaux,  
Des jours purs & sans tâche au sein d'un doux repos.

FELIX.

Mon Père, s'il est vrai que mon bonheur vous  
touche,...

ARISTE.

Pouvez-vous en douter?

FELIX.

Non, mieux que votre bouche,  
Tous les jours vos bontés me prouvent votre amour.  
Cependant,...

ARISTE.

Achevez.

FELIX.

Vous daignez en ce jour  
Me permettre le choix d'une estimable épouse:  
Il est encor un choix dont mon ame est jalouse.



Je voudrais n'embrasser qu'une profession  
Pour laquelle j'aurais quelque vocation.

ARISTE.

Que dites-vous ?

FELIX.

Mon cœur porte à l'excès peut-être  
Les nobles sentiments qu'en lui vous fîtes naître ;  
Peut-être que leur germe en se développant,  
N'a produit que l'orgueil au sein de votre enfant ;  
Mais cet enfant rougit de l'état de son père,  
Ou plutôt en secret son orgueil désespère  
De pouvoir comme vous, rehausser, ennoblir  
L'état de Commerçant qu'on veut trop avilir.

ARISTE.

Que dites-vous, Monsieur ? apprenez à connaître  
L'art le plus important, le plus noble peut-être.  
S'il n'était pas ainsi, verrait-on tous les Rois  
Se disputer l'honneur d'en étendre les loix.  
Sur le commerce seul ils fondent leur puissance.  
Que deviendrait le peuple en proie à la finance,  
Si l'art du Commerçant ne renouvelait pas  
Les fonds dus aux besoins de nos vastes états ?  
Qu'un voisin belliqueux ravage une province,  
Dépouille de leurs biens les sujets & le Prince,  
Qu'il livre à la famine un pays dévasté !  
Qui pourra réparer tant de calamité ?  
Le Négociant seul. Son active industrie  
Répandra de rechef l'abondance & la vie.  
Les arts, l'agriculture à sa voix renaîtront :  
Ce que les arts, la mode & le sol produiront,  
Répandu par ses soins sur les deux hémisphères,  
Rendra de son pays cent peuples tributaires.  
Oui : tandis qu'on se livre aux pleurs, au désespoir,  
Il médite en silence au fond de son comptoir.

Ses spéculations embrassent les deux mondes,  
Pénètrent même au sein des mers le plus profondes ;  
Et de tout l'univers les trésors envahis,  
Viennent paisiblement enrichir son pays.

FELIX.

Gardez - vous d'en douter ; j'honore le commerce,  
Je l'honore encor plus quand celui qui l'exerce,  
Comme vous aux talents unit la probité ;  
Mais hélas ! moi qui n'ai que votre intégrité,  
Qui n'ai point vos talents, vos vastes connaissances,  
Puis - je espérer des biens qui sont leurs récompenses ?

ARISTE.

Le bon esprit, disait l'ami du bien public,  
Le Salomon du Nord, l'immortel Frédéric,  
Le bon esprit sans peine acquérant des lumières,  
Fait les mêmes progrès dans toutes les matières  
Qu'on lui voit embrasser par raison ou par goût,  
Il n'a qu'à le vouloir, pour réussir en tout.  
Le vôtre avec succès suivrait plus d'une route,  
Il saurait se plier au commerce sans doute.  
Cependant votre père abusant de ses droits,  
Ne veut point vous prescrire un état à son choix.  
Ses motifs seulement doivent régler les vôtres.  
J'ai travaillé pour vous, travaillez pour les autres,  
Faites choix d'un état d'autant plus respecté,  
Qu'on peut s'y rendre utile à la société.  
Gardez - vous d'imiter ces paresseux extrêmes  
Que l'on couche & qu'on lève, immobiles d'eux - mêmes,  
Qui ne font jamais rien & pensent sottement  
Que c'est le seul moyen de vivre noblement,  
Comme si la noblesse à la cour, à la ville,  
Pouvait jamais donner le droit d'être inutile, ...  
Vous avez entendu mes propositions  
Je vous laisse mon fils, à vos réflexions.

SCENE V.

FELIX.

Le bon Pere! oui l'amour, l'amour pur qui m'en-  
flamme,  
N'est pas de ces penchans que la sagesse blame.  
Au sein de cet ami, jaloux de mon bonheur,  
Que n'ai-je déposé le secret de mon cœur!  
Il aurait vu mes maux & son ame attendrie  
De quelque espoir peut être eut flatté.... C'est Julie  
C'est elle, je la vois.... Je voudrais l'approcher...  
Je ne fais quel motif semble m'en empêcher.

*(il se retire au fond du théâtre)*

SCENE VI.

FELIX, JULIE, LISETTE.

JULIE.

Non Lisette, rentrons.

LISETTE.

Quelle bizarrerie!

Etes-vous au logis? il vous prend fantaisie  
D'aller vous promener, & nous promenons-nous?  
Vous parlez aussitôt de retourner chez vous.  
Quel ennui, quel chagrin en secret vous dévore?

JULIE.

Eh! pourquoi feindrais-tu de l'ignorer encore?  
Entouré d'ennemis & sur le sein des mers,  
Mon Pere à chaque instant court cent dangers divers.  
Tout m'allarme pour lui, surtout la voix publique.  
On dit que son vaisseau, non loin de l'Amérique,  
Surpris par trois vaisseaux beaucoup plus forts que lui,



A soutenu leur choc, d'un courage inoui;  
On dit qu'à cette scène, une nuit orageuse  
En a fait succéder une autre plus affreuse.  
Si tout ce que j'entends redouble mon effroi,  
Ai-je tort de vouloir me renfermer chez moi?

L I S E T T E.

Mais d'en sortir ce soir ce n'était pas la peine,  
Pour y rentrer si tôt.

J U L I E.

Ta remontrance est vaine,  
Je veux dès ce moment rentrer à la maison :  
Tout me déplaît ici.

L I S E T T E.

Vous avez bien raison.  
Voilà Felix: fuyez cet homme insupportable.

J U L I E

Tu dis que la soirée est assez agréable,  
Tu veux quelques instants te promener ici,  
Pour te faire plaisir, je le veux bien aussi.  
(Lisette fait signe à Felix de s'approcher)

F E L I X.

Daignez belle Julie, agréer mon hommage :  
Ah! que de ses rigueurs le sort me dédommage,  
Alors qu'un seul instant il vous offre à mes yeux.  
L'instant où je vous vois met le comble à mes vœux.

J U L I E.

Monsieur...

L I S E T T E.

Répondez donc: (*elle contrefait la voix de  
Julie*) Monsieur... jeune & bienfait,  
Vous ne sauriez déplaire en disant qu'on vous plait,  
Et notre vanité ...

F E L I X.

Le rang & la naissance

Entre Julie & moi, mettent trop de distance;  
Mon hommage est trop peu digne de sa beauté  
Pour que son amour propre en puisse être flatté.

L I S E T T E.

Ne vous y trompez pas: un hommage sincère  
De quelque part qu'il vienne, est toujours sûr de plaire.  
Par exemple, Monsieur: que ce soit un Seigneur  
Ou bien un Jardinier qui cultive une fleur,  
Elle n'éclôt pas moins. Il en est tout de même...

J U L I E.

Vous êtes aujourd'hui d'une folie extrême.

L I S E T T E.

Je ne suis que sincère, & pour le prouver mieux,  
Je soutiens que Felix a su plaire à vos yeux,  
Et que vous préférez ses soupirs à bien d'autres,  
Sans vouloir cependant méfallier les vôtres.

J U L I E.

Pour le coup votre esprit me paraît dérangé,  
Lisette... il est bien vrai que sans ce préjugé  
Qui m'interdit d'aimer l'homme le plus aimable,  
S'il n'est d'une naissance à la mienne semblable,  
A Felix aujourd'hui je dirais hautement  
Combien je suis sensible à son empressement.

*(d'une voix qui s'éteint)*

Il saurait qu'à ses vœux bien loin d'être rebelle,  
Je l'aimerais hélas! sans cette loi cruelle  
Qui ne comptant pour rien tous les autres rapports,  
Ne veut qu'un sang égal à celui dont je fors.

F E L I X.

L'ai-je bien entendu? quoi! votre ame attendrie...  
Je tombe à vos genoux, adorable Julie.  
Si l'amour le plus vif, les feux les plus ardents  
Etaient auprès de vous des titres suffisants,  
Si pour s'unir à vous, la plus pure tendresse,

Les

Les plus purs sentimens tenaient lieu de noblesse,  
Qui pourrait aujourd'hui mieux que moi se flatter  
D'obtenir votre main ou de la mériter ?  
Quel mortel... mais enfin s'il est vrai que votre ame  
N'est point indifférente à l'amour qui m'enflamme,  
Ah ! si...

JULIE *troublée.*

Séparons nous : mes sens sont agités...

*(reprenant sa fierté)*

De vous voir prendre ici d'étranges libertés,  
Que fais je ? il est des gens assez méchants pour croire  
Que je trouve à vous plaire une secrète gloire ;  
Que je mets à vous voir mon bonheur le plus doux  
Et que notre rencontre était un rendez vous,

LISSETTE *à part.*

Je crois que ces Gens là ne se tromperaient guère.

FELIX *à Julie qui s'en va.*

Je dois donc vous quitter : cet ordre est bien sévère,  
Ah ! bien cruel... n'importe il faut vous obéir  
Adieu, Madame, adieu... je n'ai plus qu'à mourir,

## SCENE VII.

FELIX.

O mon Père, seul bien, seul Ami qui me reste,  
Je vais te confier mon desespoir funeste.  
Par quelle vaine crainte ai je tant différé  
À t'avouer l'amour dont je suis dévoré.  
Hélas ! si par hazard je te devais Julie,  
Une seconde fois je te devrais la vie,

*Fin du premier Acte.*



A C T E II.

S C E N E I.

L I S E T T E , J U L I E .

L I S E T T E .

Quelle agitation !

J U L I E regardant de tous côtés,  
Quoi ! déjà loin !

L I S E T T E .

Ma foi !

Votre secret enfin n'en est plus un pour moi.  
Vos yeux cherchent Félix. Il est clair qu'il vous aime,  
Mais il n'est pas moins clair que vous l'aimez de même ;  
Et je conçois encor que cette passion  
Doit vous causer beaucoup de tribulation.  
Félix d'une naissance hélas trop roturiere,  
Les tristes préjugés du Baron votre Père,  
Ariste, homme de bien, mais qui n'a cependant  
Nul titre que celui de riche Commerçant,  
Mille raisons enfin combattant votre flamme,  
Dans un désordre affreux doivent plonger votre ame ;  
Mais si j'avais sur vous tant soit peu de crédit,  
Je saurais vous tirer de cet état maudit.

J U L I E .

Et bien ! en ce moment, Lisette, je suppose  
Que tu fais de mes maux la véritable cause ;  
Que l'état de mon cœur est tel que tu le dis,  
Pour soulager ce cœur quel serait ton avis ?  
Voyons,

L I S E T T E .

Premièrement rappelez-vous, Madame,

Que votre Mère... hélas! dieu veuille avoir son ame!  
Eut l'inhumanité de vous faire à quinze ans,  
Epouser le Doyen de tous les Présidents,  
On le croyait fort riche; & ses folles dépenses  
Ne vous ont rien laissé que des dettes immenses,  
Sa mort vous a causé d'autant moins de regret,  
Que vous ne l'aigriez pas. Et comment en effet  
Supporter un vieillard blasé par la débauche?  
Pour un jeune homme, soit. Quand même il donne à  
gauche,

On peut le retirer de ses égarements.  
Et du moins avec lui l'on a de bons moments.  
Mais avec un vieillard passer la vie entière  
Sans un de ces moments qui la rendent si chère!  
Ne vous exposez plus à de pareils liens.  
Nos parents ont leurs droits, la nature a les siens.  
Ne cherchez aujourd'hui qu'un cœur qui vous con-  
vienne:

Si vous trouvez ce cœur, que le vôtre s'y tienne.  
Ah! si l'on écoutait le monde & les parents,  
Il faudrait sans amour épouser mille gens,  
Ou plutôt par un sort encor plus déplorable,  
Il faudrait rester fille & se donner au diable.  
Je le répète donc: choisissez un époux  
Et ne le choisissez aujourd'hui que pour vous.  
Par exemple, Félix: vous l'aimez, il vous aime,  
Vous avez peu de biens, sa fortune est extrême.  
Il est jeune, bienfait, généreux, plein d'honneur,  
Bref il est en tout point digne de votre cœur,  
Tenez vous à ce choix & moquez vous du reste.

JULIE.

Mais hélas! tu fais bien qu'un préjugé funeste  
Ne me permet d'avoir qu'un Epoux de mon rang.

L I S E T T E.

Il faut qu'un bon esprit de préjugés soit franc,  
De naître gentilhomme est on jamais le maître ?  
Si Félix n'est pas noble, il est digne de l'être.  
Or l'honneur & l'amour étant toujours d'accord,  
Laissez parler le monde, il se taira d'abord.

J U L I E.

Mais qui me répondra de Félix à son âge ?  
Lisette, ah ! si jamais il devenait volage !...

L I S E T T E.

Il est vrai qu'un Amant peut trahir notre foi,  
Mais hélas ! ces malheurs ne sont faits que pour moi.  
Vous avez trop d'esprit, de mérite & de grâces,  
Pour essuyer jamais de pareilles disgrâces.  
D'ailleurs votre Félix est un homme de bien,  
Et moi j'eus le malheur de n'aimer qu'un vaurien.  
Hélas ! lorsqu'à Bordeaux une secrette flamme  
A l'aspect de Crispin, se glissa dans mon ame,  
Je vis bien les dangers de cet amour naissant,  
Mais que peut la raison contre un fripon d'amant ?  
Si par hazard mon cœur témoignait quelques craintes,  
Crispin me rassurait, faisait taire mes plaintes,  
Me pressait aussitôt de le suivre à l'autel,  
Voulait y prononcer le serment solennel ;  
Et pour rendre en effet notre chaîne éternelle,  
Il ne manquait plus rien que cette bagatelle ;  
Quand par un coup du sort qu'on ne put expliquer,  
Crispin, Crispin lui-même hélas ! vint à manquer.  
Ah ! Madame, ce coup me fut d'autant plus rude,  
Qu'à peu près j'avais eu la même ingratitude,  
S'il faut vous parler net, à l'égard de Pasquin  
Qui ne méritait pas un semblable destin ;  
Mais si je fus pour lui d'une inconstance extrême,  
Crispin le vengea bien, en me traitant de même.



Il disparut : & moi triste objet de mépris,  
Je vins cacher mes pleurs & ma honte à Paris.  
C'est ici que le sort bornant ses injustices,  
M'a fait trouver chez vous le meilleur des services.  
Oui, Madame, depuis sept ans que je vous fers  
Pour la première fois je songe à mes revers....  
Juste ciel ! quel objet se présente à ma vue ?  
Quel hazard ?... est-ce un rêve ? aurais-je la berlue ?

SCENE II.

CRIPIN *sous le nom de* HARPON, JULIE,  
LISETTE.

HARPON *à part.*

**A** Lisette en secret je me découvrirai,  
Mais il faut qu'avant tout je m'en sois assuré.  
Feignons en ce moment de ne pas la connaître.

LISETTE.

Quoi ! ce serait Crispin ?... ce serait là ce traître ?...  
Aurait-il fait fortune ?... o ciel ! quelle splendeur !

HARPON *à Julie.*

Vous voyez du beau sexe un ardent amateur  
Qui depuis quelque tems provoqué par vos charmes,  
Accourt au devant d'eux pour leur rendre les armes.  
A la tentation veut-on se dérober ?  
Il est un prompt moyen, celui d'y succomber.  
De nos faits, j'en suis sûr, nous conviendrons bien  
vîte :

On vous trouve du goût, à moi quelque mérite,  
Or...

JULIE.

Cet original est tout à fait plaisant.

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter, c'est lui certainement.

H A R P O N.

Entre mille beautés que je lorgne à l'église,  
Aux spectacles, aux bals... Il faut que je le dise,  
Je n'en ai jamais vu dont le minois rétif  
Excitat comme vous, l'appétit sensitif.  
Je suis fort disposé, mon adorable Dame,  
A bruler pour vos yeux d'une éternelle flamme,  
A vous sacrifier vingt tendrons pleins d'appas,  
Qui sécheront d'ennui... mais qui n'en mourront pas,  
Rassurez-vous. Or donc ma flamme étant pudique,  
Je permets à l'hymen de la rendre publique.  
Je veux que tout Paris témoin de mon ardeur,  
Apprenne que je sais me contenter d'un cœur;  
Que si mon feu pour vous est encor un caprice,  
Je ne veux pas du moins que celui-là finisse.  
Nous sommes donc d'accord. Cependant il est bon  
Que vous sachiez encor mon état & mon nom.  
J'ai nom Harpon: je suis un Marchand qu'on renomme;  
Et même en un besoin, assez bon gentilhomme.  
Quant à vous, des amis m'ont averti tout bas  
Que vous aviez pour Père, un Baron de Mortas,  
Marin de son métier & qui de sa vaillance  
A rempli quelquefois la gazette de France;  
Mais si c'est là, ma foi! qu'il place tout son bien,  
La gazette est un fol qui ne rapporte rien.  
Je fais encor très bien que vous êtes la veuve  
D'un mari... que le fut sans en donner la preuve;  
Et que ce cher Epoux mort au bout de trois ans,  
Sans biens vous à laissée ainsi que sans enfants,  
J'ai donc lieu d'espérer, ma petite Mignonne,  
Que vous accepterez d'autant mieux ma personne,

Que je prétends encor vous donner un surplus  
Qui se monte à peu près à huit cents mille écús.

*(Julie s'en va en le regardant avec mépris.)*

L I S E T T E *bas à Julie.*

Je vous suis : mais avant de quitter cette place,  
Souffrez que j'éclaircisse un point qui m'embarasse.  
Il me semble avoir vu ce faquin quelque part ;  
Si mes doutes sont vrais, je vous en ferai part.

S C E N E III.

HARPON, LISETTE.

HARPON.

Julie est trop modeste : on dispense une veuve  
En matière d'amour, de paraître aussi neuve.  
N'as-tu pas remarqué son silence affecté ?  
Elle a d'abord souri ; puis s'armant de fierté,  
Elle s'est souvenue en femme bien apprise,  
Qu'il faut à son amant prouver qu'on le méprise ;  
Mais ce n'est pas à moi qu'elle le prouvera,  
Et je suis très certain que la belle en tient là.  
Au surplus, mon enfant, je fais avec justice  
Récompenser les gens qui me rendent service.  
Je compte sur ton zèle.

L I S E T T E.

Et vous faites très bien.

Mon cœur pour vous servir ne négligera rien,  
Mais, Monsieur... excusez : je me trompe peut-être ;  
Il me semble que j'ai l'honneur de vous connaître.

HARPON *à part.*

Je veux sans plus tarder, lui dire qui je suis,  
Et dans mes intérêts la mettre, si je puis,



L I S E T T E.

Connaissez-vous Bordeaux?

H A R P O N.

C'est la ville de France

Qui me cause le plus de regret quand j'y pense,  
C'est là qu'un jeune objet plus charmant que l'amour,  
Non moins tendre que lui, fait son heureux séjour.  
Il avait un empire absolu sur mon ame,  
Je l'adorais hélas! mais à peine ma flamme  
A des jeux innocents eut instruit ses appas,  
Qu'un barbare destin m'arracha de ses bras.

L I S E T T E.

Quelle est donc, s'il vous plait, cette Beauté parfaite,  
Qu'avec tant de chaleur votre ame ici regrette?

H A R P O N.

Ah! si son rang était égal à sa beauté,  
Ce serait sur la terre une divinité,  
Mais ce n'est par malheur qu'une simple soubrette  
Qui n'a point d'autre nom, que celui de Lisette.

L I S E T T E.

Juste ciel! tu serais... vous seriez ce Crispin...

H A R P O N.

Que dis-tu? mais que vois-je? Eh! comment donc  
soudain

N'ai-je pas reconnu cette friponne aimable?  
C'est elle, c'est Lisette ou je me donne au diable.  
O rencontre admirable! o fortuné Destin!  
Qui t'a conduite ici?

L I S E T T E.

La honte, le chagrin.

H A R P O N.

Oublions les chagrins où nous fumes en proie :  
Ne songeons qu'au bonheur que le ciel nous envoie.  
Viens ça, ma chère enfant: embrasse moi bien fort:

Renouvellons nos feux. On dirait que le sort  
Tout exprès aujourd'hui te rend à ma tendresse  
Pour me faire encor mieux épouser ta maitresse;  
Pour presser un hymen duquel sans contredire  
Tu feras la première à tirer du profit.  
Oui si grâce à tes soins, à ta vive poursuite,  
Julie à m'épouser se décide bien vite,  
Tu peux, ma chere enfant, espérer que chez moi,  
Ta maitresse sera moins maitresse que toi.  
Si non, je ferai choix d'un logement commode,  
Dans un quartier riant & des plus à la mode.  
Je te l'enrichirai de meubles élégants.  
Un cuisinier habile & trois laquais fringants,  
Sans compter le Cocher l'équipage & le reste,  
Feront de cet asile un petit lieu céleste.  
Là sur la fin du jour près de toi sans façon,  
Je me délasserai de Madame Harpon.  
De jeunes Libertins une troupe choisie  
Viendra de tems en tems célébrer une orgie,  
Et toujours attentif à tes moindres desirs,  
Je ferai de ta vie un cercle de plaisirs.

L I S E T T E à part.

Le faquin ! qu' aujourd'hui son langage diffère  
Des propos qu' autre fois me tenait sa misère.

(à Harpon.)

Mais quel vent favorable & quel heureux destin  
Vous ont fait en sept ans faire autant de chemin ?  
Sans savoir à quel point monte votre fortune,  
Il est aisé de voir qu'elle n'est pas commune.

H A R P O N.

Ecoute : j'ai beaucoup de confiance en toi.  
Je veux tout t'avouer : néanmoins promets moi  
Que loin de me trahir & chercher à me nuire,  
Tu me seconderas en ce que je desire.

Jure moi d'observer un silence profond  
Sur mon premier état, ma naissance & mon nom,  
Et songe bien surtout qu'une fortune immense,  
De ton zèle pour moi, sera la récompense.

LISETTE *à part.*

Il me pique vraiment : que va-t-il me conter ?  
Promettons tout d'abord, sauf à nous retracter.  
Oh ! tu peux... vous pouvez sans prendre des mesures,  
Me conter hardiment toutes vos aventures,  
Je puis vous assurer que dans l'occasion,  
J'ai plus qu'un homme encor de la discrétion.  
D'ailleurs le sort brillant que vous voulez me faire,  
Doit naturellement m'engager à me taire.  
Oui, loin de vous trahir dans vos moindres secrets,  
Je veux avec chaleur prendre vos intérêts.

HARPON.

La vérité, ma chère, est que j'ai grande envie,  
En te donnant mon cœur, de m'unir à Julie.  
J'ai cent raisons : d'abord Julie a des attraits :  
Abondance de biens, dit-on, ne nuit jamais.  
En second lieu, Julie a fort bon droit se pique  
D'être d'une famille aussi noble qu'antique,  
Et depuis quelque tems j'ai là certain projet  
Dont toute ma fortune hâtera moins l'effet,  
Que la main de Julie & que mon alliance  
Avec une famille aussi connue en France.

LISETTE.

Il faut que ce projet soit des plus éclatants,

HARPON.

Oui, je veux devenir Gentilhomme.

LISETTE.

J'entends.

Vous voulez acheter une charge honorable  
Qui donne la noblesse.



HARPON.

Oh! non dé par un Diable!

Une charge n'est pas ce qui fait mon fouci:  
Il n'appartient qu'aux fors de s'anoblir ainsi.  
Oui, j'irais me donner un pareil ridicule,  
Pour qu'un malin public m'immole sans scrupule!  
Eh! ne conçois-tu pas qu'un beau nom acheté,  
Ne rappelle que mieux celui qu'on a quitté?

LISETTE.

Quelle est donc la noblesse aujourd'hui qui vous flatte?

HARPON.

Celle qu'on trouve faite & d'ancienne datte.  
Je n'en achèterai point d'autre assurément  
Ou je me donnerai pour noble hardiment.  
Dans l'un ou l'autre cas, tu vois quel avantage  
Me porte à demander Julie en mariage.  
Elle n'a pas du bien, mais l'éclat de son nom  
Rejaillissant sur moi, détruira tout soupçon  
Sur l'authenticité de ma noblesse antique,  
Et même en deviendra la preuve sans réplique.

LISETTE à part.

L'ambitieux faquin! je ne m'étonne plus  
S'il est tant à Paris de Laquais parvenus.

(à Harpon)

Mais tous ces beaux projets ne sont qu'une Chimère,  
Si l'on vient à savoir qu'autrefois votre Père,  
De Cocher à Bordeaux exerçait le métier,  
Votre noblesse aura grand peine à le nier.

HARPON.

Et qui diable! pourra déterrer feu mon Père,  
Pour savoir ce qu'il fut aussi bien que ma Mère?  
Depuis plus de dix ans ils sont morts, Dieu merci!  
J'ai pris un autre nom en arrivant ici.

On ne fait d'où je viens ni par quelle aventure, ...  
Enfin mon origine à force d'être obscure,  
Devient impénétrable à tous les indiscrets,  
Et n'en saura que mieux féconder mes projets.

L I S E T T E.

Je commence à me rendre. Il faut que je l'avoue,  
Un plan si bien conçu mérite qu'on le loue;  
Et de tout mon pouvoir je vous féconderai.  
Mais comment à Paris avez vous opéré  
Ce changement subit d'état & de fortune?

H A R P O N.

Quelle ville, bon Dieu! je n'en connais aucune  
Qui soit dans son enceinte & dans ses environs  
Plus belle... & plus fertile en dupes & fripons.  
Ecoute mon Enfant: tiens: voilà mon histoire.  
Si tu peux rappeler Pasquin à ta mémoire,  
Tu fais qu'à son amour tu préféras le mien,  
Et qu'à Bordeaux d'abord tu t'en trouvas très bien.  
Mais tu n'as jamais su combien sa jalousie  
Exhala contre moi de haine & de furie.  
Il voulut me punir d'avoir un certain tour,  
D'être mieux fait que lui pour inspirer l'amour,  
D'avoir de la fraîcheur, des grâces en partage;  
Comme si ma figure en pouvait davantage!  
Il eut même le front de me dire un matin  
Que je n'expirerais jamais que de sa main;  
Et pour me prouver mieux qu'il n'était pas novice  
Dans l'art très deffendu de se rendre justice,  
Tout à coup sur mon dos trente coups de baton  
Furent de ses talens un rude échantillon,  
Tudieu! s'il fut brutal, moi dont le caractère  
N'est pas d'être endurant & de se laisser faire,  
Pour ne pas l'assommer, sur le champ je partis  
Et sans prendre congé, je vins droit à Paris.

Arrivé dans ces lieux, presque nud, sans ressource,  
 Ayant l'estomach vuide aussi bien que la bourse,  
 Hélas! je m'aperçus pour la première fois  
 Que la nécessité ne connaît point de loix.  
 D'adresse quelque tems je fus contraint de vivre,  
 Mais bientôt le destin cessa de me poursuivre.  
 Je liai connaissance avec un Commerçant  
 Qui me jugeant adroit, m'engagea sur le champ.  
 Sensible à cet honneur, je fus m'en rendre digne.  
 Tous les jours je trouvais dans mon ame benigne  
 Quelques petits moyens innocents & nouveaux,  
 Pour attirer; surfaire & tromper les Badauds.  
 Voulait-on, par exemple, étoffes de la Chine  
 Ou de Coromandel ou de la Cochinchine,  
 J'en avais à tous prix, & d'un goût très nouveau,  
 Car je les faisais faire au fauxbourg Saint Marceau.  
 Du resté en mesurant la longueur de la pièce,  
 J'avais soin de glisser le pouce avec adresse  
 Et je faisais si bien que toujours pour ma part,  
 Sur une aune vendue, il me restait un quart,  
 Mais il est tel chaland qu'un bon marché dégoute,  
 Qui n'estime un objet que d'après ce qu'il coute,  
 Pour contenter les goûts & les divers esprits,  
 Une étoffe en mes mains avait différents prix;  
 Et je savais par fois la vendre en bon Apotre,  
 Quinze francs par un bout & trente francs par l'autre.  
 Enfin Monsieur Carlin, (mon Maître avait ce nom)  
 Conçut pour mes talents beaucoup d'affection.  
 En secret son orgueil était flatté peut-être  
 D'avoir un apprentif si digne de son maître.  
 Quoiqu'il en soit, pour prix de mes soins assidus,  
 Monsieur Carlin par an me promit cent écus.  
 Et je ne sais comment ni par quelle magie,  
 J'accrus autant les fruits de mon économie;



Mais je fus tout surpis au bout de quelque tems,  
De me trouver un fonds de trente mille francs.  
Cependant mon Patron, d'une assez grosse perte  
Ayant fait depuis peu la triste découverte,  
Sans pouvoir néanmoins appercevoir par où  
Ni comment au Commerce on avoit fait ce trou,  
Mon Patron, dis-je, un jour sans oser rien me dire,  
Ne fixa d'un regard où je pouvais tout lire.  
Je compris ses soupçons & j'en fus offensé.  
Jamais impunément on ne m'a courroucé.  
J'envoyai sur le champ Monsieur Carlin au Diable  
Et cherchai dans Paris un homme plus traitable,  
Un homme avec lequel je pusse en sûreté  
Contracter désormais une société.  
La chose me parut d'autant moins difficile,  
Que j'avais du comptant & que j'étais habile.  
On ne parla bientôt d'un honête marchand  
Dont le fils au Commerce avoit peu de penchant,  
Et qui cherchait quelqu'un d'une bonne conduite,  
Propre à le remplacer lui même dans la suite.  
Ariste était son nom : le bon homme d'abord  
M'offre un quart d'intérêt & nous sommes d'accord.

L I S E T T E.

Quoi! vous futes liés d'intérêt & d'affaires,  
Ariste & vous? cela, je crois, ne dura guères.

H A R P O N.

Sans doute. A peine un mois s'était il écoulé,  
Que nous eumes ensemble un petit démêlé.  
Avec lui ma fortune aurait été trop lente.  
Ce bon Monsieur Ariste a l'ame défiante :  
D'ailleurs sa conscience est timorée au point  
Qu'il voit souvent un crime où certe! il n'en est point.  
La probité sans doute est belle, est admirable,  
Je le fais; mais enfin tout excès est blamable.

Par exemple : témoin des profits étonnans  
Que les Agioteurs faisaient en peu de tems,  
Je lui propose un jour de courir même chance  
Pour faire une fortune aussi prompte qu'immense,  
Le bon Monsieur Ariste, en homme délicat,  
Trouve qu' agioter, c'est ruiner l'Etat,  
Je ne veux point, dit il, par d'infames bassesses,  
Aux dépends du Public, acquérir des richesses.  
Comme s'il existait un Commerce aujourd'hui  
Dont le but ne fut pas d'avoir l'argent d'autrui,  
Pour moi qui n'avais pas sa crainte ridicule,  
J'agiorai d'abord sans le moindre scrupule;  
Et je m'en trouvai bien. Mes spéculations  
M'ont produit à ce jeu plus de deux millions.

L I S E T T E.

Deux millions ! ce jeu me tente, je l'avoue.  
Je voudrais bien savoir, Monsieur, comme on le joue.

H A R P O N.

Ce serait, mon Enfant, trop long à t'expliquer,  
Et je veux seulement te faire remarquer  
Que ce jeu là n'étant qu'une Guerre où l'on ruse,  
Le perdant d'ordinaire est celui qu'on abuse,

L I S E T T E.

En ce cas votre gain ne m'étonnerait plus  
Quand même il passerait deux millions d'écus.  
En fait d'adresse, autant que je puis m'y connaître,  
Et sans trop vous flatter, vous êtes un grand maitre,  
Pourtant Monsieur Crispin,...

H A R P O N.

Crispin n'est plus mon nom :  
Je te l'ai déjà dit : je m'appelle Harpon.  
Le nom qu'on tient d'un Père & que portent nos Proches,  
Nous fait de ces gens là trop souvent des reproches,  
C'est pour autrui surtout un *memento* facheux,  
Quand notre état jadis ne fut pas glorieux,



L I S E T T E.

Eh bien ! Monsieur Harpon, soit dit sans vous déplaire,  
Pour être ce qu'on nomme un Coquin, comment faire ?

H A R P O N.

Comme un de mes valets, morbleu ! qui fut pendu,  
Pour m'avoir, l'an passé, fait le vol d'un écu.

L I S E T T E.

Dérober un écu ! quel voleur malhabile !  
On a, ma foi ! bien fait de pendre l'imbécille.

H A R P O N.

Ah ça ! tu vois combien mon cœur se fie à toi :  
Je t'ai tout raconté de la meilleure foi ;  
Mais préalablement tu m'as fait la promesse  
De bien me seconder auprès de ta maitresse,  
D'entrer avec chaleur dans tous mes intérêts,  
Et de ne divulguer aucun de mes secrets.

L I S E T T E.

Divulguer vos secrets ! suis-je donc assez dupe ?  
Je trahirais quelqu'un que mon bonheur occupe,  
Qui veut m'entretenir & me combler de biens !  
Vos intérêts, Monsieur, ne sont-ils pas les miens ?

H A R P O N.

Sans doute, mon Enfant. Mais dis-moi, je te prie,  
Puis-je, grâce à tes soins, revoir bientôt Julie ?

L I S E T T E.

Si vous voulez attendre un moment en ces lieux,  
Je la ferai bientôt reparaitre à vos yeux :  
Vous verrez le crédit que j'ai sur cette belle.  
Mon cœur ne saurait trop faire éclater de zèle  
Pour l'hymen fortuné qui donne au même instant,  
A Julie un Epoux.... à Lisette un Amant.

(à part.)

Des projets de ce fat & de ses tours d'adresse,  
Allons sans plus tarder, instruire ma maitresse.

SCENE



SCENE IV.

HARPON.

Lisette, j'en suis sûr, est dans mes intérêts.  
La friponne! qu'elle a de grâces & d'attraits!  
Depuis qu'elle a perdu sa candeur innocente,  
Elle ne m'en paraît que plus appétissante.  
D'un feu beaucoup plus vif son œil est animé:  
Jamais plus qu'aujourd'hui je n'en fus enflammé.  
De l'épouser, je crois, je ferais la folie,  
Sans le nouveau projet qui m'attache à Julie.  
Mais étant marié, je veux incessamment  
A Lisette meubler un bel appartement.  
Cette variété loin de nuire au ménage,  
Dissipera l'ennui qui naît du mariage.  
Par sa jeune Maitresse un Epoux égayé,  
N'en est que moins maussade aux yeux de sa moitié.  
Et telle femme aussi plus méchante qu'un Diable,  
Grâce aux soins d'un amant, devient douce, traitable,  
Et ne doit bien souvent qu'à cet amant chéri,  
Le fond de belle humeur qui charme son mari...  
Je suis impatient de revoir mes deux Belles:  
Pour leur prouver mes feux, je vole au devant d'elles,

*Fin du second Acte.*

A C T E    I I I .

S C E N E    I .

A R I S T E , F E L I X , J U L I E .

A R I S T E .

Qu'avec plaisir je vois l'amour qui vous anime!  
Plus je connais Julie & plus je vous estime.  
Le penchant que pour vous elle fait éclater,  
Prouve que votre cœur a su le mériter.  
J'attends son digne Père avec impatience,  
Pour pouvoir à vos feux donner leur récompense,  
Pour conclurre un hymen qu'approuvera son cœur  
Et sceller avec lui notre commun bonheur.

F E L I X .

Ah! vous rendez le calme à mon ame agitée:  
De quel heureux espoir elle se voit flattée!  
Non, je n'en doute point, le Baron de Mortas  
Aux vœux de notre amour ne résistera pas.  
Son cœur sera touché d'une ardeur si parfaite,  
Si vous daignez vous même en être l'interprète.

J U L I E .

Hélas! malgré les vœux que je fais en mon cœur,  
Pour l'accomplissement d'un projet si flatteur,  
Je ne puis m'empêcher de traiter de chimère  
L'aveu que vous croyez obtenir de mon Père;  
Et si ses sentimens, vous étaient mieux connus,  
Vous vous flatteriez moins de vaincre ses refus.  
Justement glorieux de sa haute noblesse,

Il est à cet égard d'une délicatesse...  
Ce n'est pas qu'il ne rende au mérite, au talent,  
Quelque part qu'il les trouve, un hommage éclatant ;  
Mais...

ARISTE.

Non, j'augure mieux de votre illustre Père :  
S'il a des préjugés, nous les vaincrons, j'espère.  
Reposez vous sur moi : je l'attends chaque jour :  
Un Armateur de Brest m'a mandé son retour.

JULIE.

Que dites vous ? mon Père est de retour en France !  
Quoi ? je vais le revoir ! o douce jouissance !  
Ne m'abusez vous point ? ah ! Monsieur, hâtez vous  
De confirmer mon cœur dans un espoir si doux.

ARISTE.

Sur sa rentrée à Brest, loin d'avoir aucun doute,  
Pour se rendre à Paris, je sais qu'il est en route.  
Même certain objet favorable à nos vœux,  
Dès qu'il arrivera, doit l'offrir à mes yeux.  
Avec lui j'aurai soin de lier connaissance,  
De préparer son cœur à notre confiance :  
Enfin de nos projets j'augure d'autant mieux  
Que tout, jusqu'au hazard, se déclare pour eux.

JULIE.

De plus en plus, Monsieur, vous me comblez de joie :  
Mais daignez m'expliquer encor par quelle voye  
Vous avez pu savoir que triomphant du sort,  
Mon Père heureusement est rentré dans le port.

ARISTE.

Le sort, belle Julie, en cette affreuse guerre,  
Au Baron de Mortas n'a paru si contraire,  
N'a réuni sur lui tant de périls divers,  
Que pour mieux l'illustrer aux yeux de l'univers.  
Envain les Ennemis, l'orage, la tempête,



De mille & mille morts ont menacé la tête,  
Le Baron de Mortas surmontant tout fléau,  
A, triomphant à Brest, ramené son vaisseau.  
Même en cette campagne on dit que la Victoire  
Ne l'a pas moins comblé de butin que de gloire,  
De son riche butin on calcule le prix  
D'après tous les billers qu'il a pris sur Paris.  
Il en est deux surtout d'une valeur extrême  
Dont l'un heureusement est de moi sur moi même,  
De son endossement mon banquier m'a fait part,  
Et tout ce que je fais n'est du qu'à ce hazard.

S C E N E II.

*Les Acteurs précédents, LISETTE.*

*LISETTE avec rapidité.*

Ah! Madame, hâtez vous: venez en diligence,  
Venez: on vous attend avec impatience.  
C'est quelqu'un dont le nom... je ne le dirai pas,  
Cela m'est défendu par Monsieur de Mortas.

*JULIE.*

Que dis tu? quoi! mon Père... ah! c'est lui, c'est  
lui même.

Je vais donc le revoir! félicité suprême!

Plaisirs, santé, repos, oui j'avais tout perdu.

Mon Père est de retour, le Ciel m'a tout rendu.

*(elle s'en va)*

*LISETTE.*

Moi qui ne voulais pas lui parler de son Père...

Ne peut on à la fois être femme & se taire?

SCENE III.

ARISTE, FELIX.

FELIX.

Ah! mon Père! que j'aime un cœur tel que le sien!  
Tout entier dans ce cœur je retrouve le mien.  
Quel amour filial! quels transports! quelle flamme.  
Au seul nom de son Père, a passé dans son Ame!  
S'il faut m'en séparer, mon trépas est certain.

ARISTE.

Tu possèdes son cœur... je te promets sa main.

FELIX.

Quoi! vous me promettez de m'unir à Julie;  
Mais hélas! si son Père en effet n'apprécie,  
N'estime que le nom, la noblesse du sang,  
Quel espoir m'est permis à moi qui suis d'un rang...

ARISTE.

De la part du Baron cet obstacle est le moindre.  
Lorsqu'il en sera tems nous irons le rejoindre.  
Il est avec Julie: en ces premiers moments,  
Gardons nous de troubler leurs doux épanchements.

SCENE IV.

PASQUIN.

*en habit de voyage & crotté du haut en bas.*

Où me réfugier? quel bruit! quel tintamarre!  
Gare! Gare! les Geux! ils ont beau crier gare!  
J'esquive une voiture, une autre me surprend,  
Me heurte de sa roue & par terre m'étend.  
Je veux me relever; un fiacre impitoyable

Me recouvre à l'instant d'une boue effroyable.  
Je me roule & me crois enfin hors de danger ;  
Quand la main qui conduit un Phaëton léger,  
Le fait passer sur moi sans malheur , sans obstacles,  
Et comme accoutumée à de pareils miracles...  
Voilà donc ce Paris fameux dans l'univers,  
Que l'on appelle unique en cent pays divers.  
On a parbleu ! raison : cette ville est l'unique  
Où l'on vous roue ainsi contre la foi publique...  
A peine cependant sommes nous arrivés  
Du fond de l'Amérique en ces lieux dépravés,  
Que Monsieur de Morras le plus cruel des maîtres,  
Me fait courre Paris dont j'ignore les êtres.  
Encor s'il m'eut donné le tems de respirer,  
D'aller au Cabaret un peu me réparer,  
Y lier connaissance avec des gens honnêtes  
Qui vous mettent au fait du pays où vous êtes ;  
Mais il est si pressé d'avoir le contenu  
De ces maudits billers dont le terme est échu,  
Que je dois par son ordre, en moins de demie heure,  
De ceux qui les ont faits , déterrer la demeure.  
Où trouver ces Gens là ? voyons donc si là bas  
Quelqu'un ne pourra point me tirer d'embarras.

SCENE V.

PASQUIN & dans l'enfoncement. HARPON.

PASQUIN.

Sauriez-vous m'indiquer, Monsieur, le domicile  
De deux riches Marchand fort connus dans la ville,  
Du moins à ce qu'on dit. L'un d'Ariste a le nom,  
Quant à l'autre, attendez.... il se nomme Harpon.



Je suis, vous le voyez, porteur de leurs promesses,  
J'y trouve bien leurs noms, mais non pas leurs adresses

HARPON *à part.*

En croirai-je mes yeux?... quoi! ce serait Pasquin  
Qu'autrefois à Bordeaux... par quel fatal destin...  
Quel est tu?

PASQUIN *le considérant.*

Tirez-moi d'un embarras extrême  
En m'apprenant, Monsieur, qui vous êtes vous-même?

HARPON.

(*à part.*)

Payons d'effronterie! Eh! l'ami, fais-tu bien  
Que ce Monsieur Harpon est un homme de bien,  
Un marchand renommé, regorgeant de richesses,  
Et que c'est à lui même enfin que tu t'adresses?

PASQUIN.

Quoi! vous êtes, Monsieur, le marchand de renom,  
L'homme de bien surtout qu'on appelle Harpon  
Et vous osez porter un visage semblable?

HARPON.

Comment donc?

PASQUIN.

Comment donc? Eh! je me donne au Diable,  
Si je n'ai pas connu ce visage autrefois  
Au plus grand Scélérat qui fut jamais, je crois.

HARPON *à part.*

Hélas! c'est fait de moi, s'il peut me reconnaître.

PASQUIN.

Si jamais à mes yeux tu pouvais reparaitre,  
Misérable Crispin!

HARPON.

Vous voilà tout en feu:

Que vous a fait Crispin,

PASQUIN.

Ce qu'il m'a fait ? morbleu !...  
Retirez-vous un peu, Monsieur : votre visage  
Me rappelle le fourbe & redouble ma rage.

HARPON *à part*.

Où me cacher ? où fuir ? Il me glace les sens.  
Ah ! je vais me trahir.

PASQUIN.

En vain depuis sept ans,  
Je cherche à m'étourdir par une vie errante.  
Un souvenir cruel me poursuit, me tourmente...  
Tu mourras de ma main, infame suborneur.

HARPON *à part*.

Si ce n'est de ta main, ce sera de ma peur.

PASQUIN.

Je ne renonce pas à la douce espérance  
De pouvoir quelque jour assouvir ma vengeance.  
Hélas ! mon cher Monsieur, si par votre moyen  
Je pouvais découvrir cet insigne Vaurien !  
Paris dans quelque coin le recèle sans doute.  
Je suis sûr qu'autrefois il en a pris la route,  
Pour s'y mettre à l'abri de mon ressentiment.

HARPON *à part*.

Eh mais ! il ne saurait mieux s'adresser, vraiment.  
(*à Pasquin*)

Ne puis-je donc savoir quel tour abominable  
Peut exciter en vous ce courroux implacable ?

(*à part*)

Il faut l'amadouer.

PASQUIN.

Fussiez-vous un rocher,  
Mon malheureux destin ne peut que vous toucher.  
J'étais las de mener une vie orageuse  
Que cent amours divers n'avaient pu rendre heureuse,

Lorsque à Bordeaux un jour je forme le projet  
De me fixer enfin à quelque digne objet.  
Les Plaisants ont beau dire : un paisible ménage  
Offre des biens plus doux que le libertinage ;  
Et chacun conviendra, s'il est de bonne foi,  
Que pour se bien porter , il faut aimer chez soi.  
Mais morbleu ! trop souvent par un malheur funeste,  
L'amour s'évanouit & la femme vous reste.  
C'est pourquoi fort longtems je mis le plus grand soin  
A chercher un objet accompli de tout point.  
Je voulais un cœur tendre & cependant novice,  
Une fille d'esprit mais sans nul artifice,  
Séduisante & rebelle à la séduction,  
Et non moins pure enfin que mon intention.  
Trouver un tel Phœnix n'est pas chose facile  
Et je jugeais déjà ma recherche inutile,  
Quand certaine Lisette à peine en son printems,  
Me parut réunir tous ces dons ravissans.  
Je vins d'abord au fait. Au mot de mariage,  
Une aimable rougeur lui couvre le visage :  
Ses timides regards se détournent de moi :  
Sa bouche en bégayant répond je ne sais quoi ;  
Mais un souris naïf où je crus voir son ame,  
Fut l'approbation de ma pudique flamme.  
Bref depuis un grand mois je lui faisais ma cour  
Et chaque instant voyait redoubler mon Amour ;  
Lorsque je m'aperçus que ma chaste future  
N'était plus rien au fond qu'un monstre d'imposture,  
Elle s'était laissée empaumer par Crispin.  
Entre cet honnête homme & mon objet divin,  
Je découvre une intrigue horrible, abominable,  
Conduite avec tout l'art dont l'enfer est capable....  
Ah ! Monsieur , mettez vous à ma place un mo-

ment.



Si Crispin à vos yeux s'offrait présentement,  
Dites : que feriez-vous à cet homme exécration ?

HARPON *embarrassé.*

Ce que je lui ferais ?

PASQUIN.

Vous paraîsez bon diable,  
S'il était malheureux, attendri sur son sort,  
Vous vous contenteriez de l'assommer d'abord.

HARPON *à part.*

Si c'est là sa pitié, que sera sa vengeance ?  
Quel homme ! juste ciel ! (*à Pasquin*) Mon ami, plus  
je pense

Au tort que ce Crispin eut jadis envers vous,  
Moins je le trouve propre à vous mettre en courroux.  
En nourrissant la feu de votre haine extrême,  
Vous vous faites cent fois plus de mal à vous-même,  
Que ce pauvre Crispin ne vous en fit jamais.  
Votre sujet de plainte, examiné de près,  
Est une pauvreté, que dis-je ? une injustice ;  
Car dans le fond Crispin vous a rendu service.  
En vous soufflant Lisette, il prouva qu'en effet  
Vous eussiez eu pour femme, un très mauvais sujet.  
D'après votre récit, sans connaître Lisette,  
On devine aisément que c'est une coquette,  
Et le terme, entre nous, n'est pas même assez fort,  
Quand on dirait....

PASQUIN.

Oh oui ! L'on aurait pas grand tort :  
C'est une.... elle est sans foi,

HARPON.

Sans mœurs,

PASQUIN.

Sans ame,

HARPON.

Une ingrate,

PASQUIN.

Une fourbe,

HARPON.

Un vrai monstre,

PASQUIN.

Une infame

Qui m'a trahi, pour qui? pour un fat. En effet  
J'aurais eu là pour femme un très mauvais sujet.

HARPON.

Vas! mon cher, à Crispin tu devrais rendre grâce:  
Il t'a mis à couvert de plus d'une disgrâce.  
Sans lui que ferais-tu? ma foi! ce que tu fais.  
Et ce n'est grâce à lui qu'en herbe, que tu l'es.  
Au surplus bannis les tous deux de ta mémoire:  
Pour mieux y réussir, prends ma bourse & vas boire.

PASQUIN *recevant la bourse.*

Voilà ce qui s'appelle un argument de poids,  
Une raison palpable, oh! combien je vous dois!  
J'ai vu rire des gens de ma douleur profonde,  
Mais vous êtes humain, vous consolez le monde.

HARPON.

Je porte un cœur sensible au plus petit malheur.

PASQUIN.

Ah! si Crispin pouvait vous ressembler de cœur  
Aussi bien qu'il le fait de taille & de figure,  
Je ne lui voudrais pas tant de mal, je vous jure.

HARPON.

*(à part)*

Je le crois. Je commence enfin à respirer,  
Et j'ai su, grâce au ciel, assez bien m'en tirer.

PASQUIN.

Mais à propos, Monsieur, sans tarder davantage.

Aidez moi, je vous prie, à remplir mon message;  
J'oublie en vous parlant, que je suis attendu,  
Le Baron de Mortas est très vif.

HARPON.

Que dis tu ?

PASQUIN.

Que Monsieur de Mortas, mon très honoré maitre...

HARPON.

Le Père de Julie ?

PASQUIN.

Est le marin peut être

Le plus impatient...

HARPON.

Quoi ! Monsieur de Mortas...

PASQUIN.

C'est mon Maitre.

HARPON *à part* & dans le plus grand accablement.

À ce coup je ne m'attendais pas,

PASQUIN.

C'est lui qui maintenant après de vous m'envoye  
Pour chercher de l'argent.

HARPON.

(*à part*)

J'en ai bien de la joye.

Que le Diable t'emporte ! o ciel ! que devenir ?

Quel surcroit d'embarras ! & comment en sortir ?

PASQUIN.

Nous venons d'arriver, & si dans cette Ville,  
Chez Monsieur de Mortas je puis vous être utile,  
Je m'emploierai. Comptez sur ma protection.

HARPON *se remettant*.

J'y compte, mon très cher. J'ai même occasion  
De m'en servir. (*à part*) En vain le maraud me rassure :  
Sondons le toujours bien, avant toute ouverture.  
Eh ! dis moi, mon Enfant : par quel heureux destin



Et depuis quand fers tu cet illustre Marin,  
Ce Mortas dont le nom remplit toute la France?

PASQUIN.

J'ai fait en Amérique avec lui connaissance,  
Après avoir perdu le Maître infortuné  
Qu'en ces lointains climats j'avais accompagné.  
Ce premier Maître était un Capitaine aimable,  
Plein d'honneur, plein d'esprit, libéral, secourable.  
Je ne lui connaissais qu'un seul petit défaut,  
C'était de vous tuer un homme pour un mot.  
Mais il fut la victime enfin de son courage.  
Un Quacre qu'il rencontre un jour sur son passage,  
Ne le salua point. Tu le paîras, dit-il :  
Il allait le percer, mais le Quacre incivil  
Vous l'étend roide mort; & par un fort étrange  
Un Sauvage le voit, le ramasse & le mange.  
Ce fut d'abord après ce funeste trépas,  
Que le fort me plaça chez Monsieur de Mortas.

HARPON.

De joye en ce moment sa fille est toute émue ?

PASQUIN.

Je n'en fais rien : mes yeux ne l'ont point encor vue,  
Au sortir de la douane apeine ai je en passant,  
Pu jeter un coup d'œil sur notre logement.  
Je n'ai même pu voir, chose très importante,  
Si Julie a chez elle une aimable Suivante.

HARPON *embarrassé.*

La Suivante... est jolie.

PASQUIN.

Oui da ?

HARPON.

Sans contredit.

PASQUIN.

Tant mieux. Un an de mer cause un rude appétit.  
Vous la connaissez donc cette aimable soubrette?

HARPON *à part*.

Moi, qui croyais bien faire, en abymant Lifette!  
Ah! j'aurais du plutôt en dire force bien,  
Les rapprocher, unir leur intérêt au mien.

PASQUIN.

Vous la connaissez donc?

HARPON.

Je dois bien la connaître :

J'aime Julie.

PASQUIN.

Eh quoi! la fille de mon Maître?

HARPON.

Oui. Sur cette Beauté j'ai d'honnêtes desseins  
Aux quels tu prêteras sans contredit les mains.

PASQUIN.

Parbleu! de tout mon cœur. Il faut s'aider l'un l'autre.  
Vous servirez mon feu, je servirai le vôtre.  
La rencontre est plaisante, heureuse, en vérité;  
Jamais par le hazard on ne fut mieux traité.

HARPON.

Je veux bien te servir, mais... je crains qu'en ton  
ame

Tu ne couves encor un peu de cette flamme  
Dont Lifette...

PASQUIN.

Malgré tous ses perfides tours,

Vous croiriez...

HARPON.

Je crois que tu l'aimes toujours.

Vas! si tu regrettais un peu moins l'infidelle,  
Tu ne ferais pas tant peste & rage contre elle.

PASQUIN.

Mais vous raillez, je crois. Après ce que j'ai dit....

HARPON.

Oh! je fais ce que c'est qu'un amoureux dépit,  
Au surplus je suis loin de blâmer ta constance,  
Et Lisette peut être a moins tort qu'on ne pense,  
Peut être en ce moment, gémissant loin de toi,  
La pauvre Enfant regrette & ton cœur & ta foi,  
Peut être se fait elle un crime des alarmes  
Que fort innocemment te causerent ses charmes.  
L'œil jaloux ne voit pas les objets tels qu'ils sont:  
Il les grossit souvent, plus souvent les confond.  
De la Coquetterie à l'humeur libertine,  
L'intervalle est plus grand qu'un jaloux n'imagine.

PASQUIN.

Mais....

HARPON.

Mais je vais plus loin: je suppose un moment  
Que Lisette ait donné dans quelque égarement;  
Qu'en effet sa jeunesse indiscrette, étourdie  
Fut coupable envers toi d'un peu de perfidie.

PASQUIN.

Quoi!..

HARPON.

Je suppose encor que l'œil baigné de pleurs  
Et de son premier age abjurant les erreurs,  
Lisette vienne ici, plaintive, repentante,  
T'offrir son cœur, sa main & mille francs de rente.

PASQUIN.

Mais que diable! veut dire....

HARPON.

Au mépris de ce don,  
Lui pourrais tu, dis moi, refuser son pardon?  
Et puisque tonte femme en naissant, brune ou blonde,



Apporte un grand penchant aux plaisirs de ce monde;  
Que son cœur tout ou tard doit leur payer tribut;  
N'est ce pas un grand bien, si jamais il en fut,  
Que ce tribut si propre à troubler un ménage,  
Se paye avant plutôt qu'après le mariage?

PASQUIN.

Que le Diable m'emporte ou que je sois un sot  
Si dans tout ce discours, je comprends un seul mot.

HARPON.

Je m'expliquerai mieux bientôt... mais tout à l'heure,  
Pour un certain billet tu terchais ma demeure,

PASQUIN.

C'est à Brest qu'un Ami nous l'a négocié:  
Nous espérons, Monsieur, qu'il sera bien payé.

HARPON.

Puisqu'une telle affaire en mon logis t'amène,  
Tu ne regretteras ni ton tems, ni ta peine.  
Je te ferai conduire à l'office où mes Gens  
Auront soin de t'offrir plusieurs vins excellents,  
Et pendant ce tems ta somme sera prête.

PASQUIN.

Oh! pour le coup, Monsieur, c'est être trop honnête,  
De toutes vos bontés vous me voyez confus,  
Mais un verre de vin n'est jamais de refus.

HARPON.

Eh bien! à ma santé viens promptement le boire.

PASQUIN.

Comme le vin par fois me gâte la mémoire;  
Je veux d'abord aller chez cet autre Marchand  
Qui doit ainsi que vous, me compter de l'argent.  
De grâce, enseignez-moi sa demeure & la vôtre,  
Je ne saurais pas mieux trouver l'une que l'autre:  
Paris s'offre à mes yeux pour la première fois,

HAR-

HARPON.

Vois-tu cette maison un peu vielle?

PASQUIN.

Je vois.

HARPON.

Un œil fermé, voilà l'enseigne qu'elle porte ;  
Ces mots : *la bonne foi* sont écrits sur la porte.

PASQUIN.

C'est là votre logis?

HARPON.

Non, mon enseigne à moi,  
Représente un *Vantour* & non la bonne foi.  
La maison dont je parle est la maison d'Ariste.  
La mienne qui n'a pas un aspect aussi triste,  
Est du même côté mais tant soit peu plus bas ;  
Hâte-toi d'y venir & tu m'y trouveras.

PASQUIN.

L'enseigne où l'on peut boire est toujours la meilleure ;  
Ainsi donc au *Vantour* je serai tout à l'heure.

### SCENE *VI*.

HARPON.

Allons! Monsieur Harpon, vos affaires vont bien.  
Du Courage! il ne faut desespérer de rien.  
En vos filets Pasquin se jette de lui même  
Et vous l'empaumerez sans une peine extrême.  
L'argent en tout ceci ne doit pas s'épargner :  
Savoir perdre à propos n'est que l'art de gagner.  
Si Pasquin me sert bien, il aura pour salaire,  
Lisette & mille francs de rente viagère.  
Par les femmes & l'or on peut tout obtenir ;  
Voilà les deux moyens qui font tout réussir.

*Fin du troisième Acte.*

D

A C T E IV.

S C E N E I.

*Le Baron de MORTAS, JULIE, LISETTE,*

JULIE.

Enfin le juste ciel vous rend à mon amour,  
Mon Père : le plaisir que j'éprouve en ce jour,  
N'est pas moins excessif que la douleur mortelle  
Où me livrait hélas ! votre absence cruelle.  
Que de pleurs j'ai versés ! que d'ennuis j'ai soufferts !  
Pour votre heureux retour combien de vœux offerts !  
Ah ! le Ciel à ces vœux s'est montré favorable,  
Vous avez été seul , vous seul inexorable,  
En me laissant hélas ! ignorer votre sort.  
Quel silence cruel !

LE BARON.

Je te l'ai dit d'abord :

J'aurais pu, mon Enfant , t'écrire d'Amérique,  
Mais ma position était par trop critique.  
Mordieu ! quelle campagne ! oui depuis que je sers,  
Je n'ai jamais courru tant de périls divers.  
Leur récit n'aurait fait qu' accroître tes allarmes.  
Tout semblait cette fois contrarier nos armes.  
Un jour sortant du *Cap* j'aperçois trois vaisseaux,  
Les plus beaux que jamais on ait vû sur ces eaux.  
J'avais le vent sur eux, j'attaque, le vent saute :  
L'orage & l'ennemi me pressent vers la côte ;  
Je regagne le large & par un feu d'enfer,  
Je vous coule un navire au fin fond de la mer ;  
Les autres amenaient ; quand la nuit la plus noire  
M'ôte en nous dispersant, les fruits de ma Victoire.



Morbleu ! quelle tempête ! à quelle extrémité  
Nous nous vîmes réduits ! je crus, en vérité,  
Que tous les Elémens ligués contre la France,  
Avec les ennemis étaient d'intelligence.  
Mais enfin l'Ennemi, la mer, le vent, le feu,  
Le diable, nous avons tout vaincu, grâce à Dieu !  
Pour moi, si j'en excepte onze ou douze blessures  
Et surtout un boulet dont les éclabouffures  
M'ont inhumainement fracassé le côté,  
Rien n'a jusqu'à ce jour pu nuire à ma santé.

L I S E T T E.

Pourrais-je bien, Monsieur, avoir quelque nouvelle  
D'un certain Valentin, garçon sûr & fidèle,  
Qui partit avec vous, qui, si je m'en souvien,  
Voulait à son retour unir son sort au mien.

L E B A R O N.

Tu peux dès aujourd'hui le remplacer, ma Mie :  
Un boulet de canon a terminé sa vie.  
J'en conviens avec toi, c'était un bon sujet :  
Je regrette sa mort, toute belle qu'elle est,  
D'autant plus que Pasquin que j'ai pris à sa place,  
Est un sot dont il faut que je me débarrasse.

L I S E T T E.

Vous avez pour valet...

L E B A R O N.

Oui, ma chère, un Coquin,  
Un ivrogne fiéffé que l'on nomme Pasquin.

L I S E T T E.

Pasquin !

L E B A R O N.

Connaitrais-tu ce brave personnage ?

L I S E T T E.

Autrefois à Bordeaux, j'ai vu certain visage  
Que l'on nommait ainsi.

LE BARON.

C'est effectivement  
De Bordeaux que venait ce mauvais Garnement,  
Quand j'en fis par malheur rencontre en Amérique.

LISETTE.

Ah! pauvre Valentin! quel trépas héroïque!  
Eh quoi! n'aurais tu fait une si belle fin,  
Que pour céder ta place à ce fat de Pasquin?  
Hélas! dans tous les rangs, au beau siècle où nous  
sommes,

On voit trop de faquins remplacer de grands hommes.  
Mais... je ne reviens pas de mon étonnement:  
Madame, encor Pasquin! quel hasard surprenant!  
Ma foi! Monsieur Harpon, votre naissance illustre  
Va, grâce à ce témoin, briller dans tout son lustre.

LE BARON à Julie.

Ça ma chère, oublions nos peines, nos ennuis:  
Ne songeons qu'au Plaisir de nous voir réunis.  
La surprise où te livre ici mon arrivée,  
N'est pas la seule au moins que je t'ai réservée.  
Tu vas en éprouver un autre en ce moment,  
Qui ne te flattera pas moins assurément.

JULIE.

À mon amour pour vous rendez plus de justice.  
Gardez-vous de penser, mon Père, que je puisse  
En cet heureux moment, me laisser émouvoir  
Par un autre plaisir que celui de vous voir.

LE BARON.

Sais-tu bien mon Enfant qu'aujourd'hui je me pique  
Par le don le plus rare & le plus magnifique,  
De surprendre ton cœur aussi bien que tes yeux.

LISETTE.

Quel est donc s'il vous plaît ce don si précieux?

LE BARON à Lisette.

C'est un bijou, mon cœur, pour lequel une fille

Délaisse Père, Mère & toute sa famille,  
Tout ce que dans le monde elle a le plus chéri,  
Enfin c'est un mari.

JULIE *à part.*

Ciel! qu'entends-je?

LISETTE.

Un mari?

LE BARON.

A le bien recevoir il faut qu'on se prépare.

LISETTE.

Quoi! ce n'est qu'un Mari! l'objet est vraiment rare:

JULIE *à part.*

Hélas! je suis perdue.

LE BARON *à Lisette.*

Oh! je sais bien, ma foi!

Qu'une fille précoce, experte comme toi,  
Ne trouve en un mari, rien d'extraordinaire:  
Ce qu'un autre soupçonne est pour toi chose claire.

LISETTE *avec ingénuité.*

Ah! vous faites, Monsieur, à ma précocité  
Mille fois plus d'honneur qu'elle n'a mérité.  
Las! en fait de mari, ce dont j'ai pu m'instruire,  
Ce n'est en vérité que sur des oui-dire.

LE BARON.

Le Mari dont je parle est un brave officier,  
Riche mais plein d'honneur, sachant bien son métier,  
Du reste vert galant... Il en a vu plus d'une.  
Nous l'appellions jadis l'homme à bonne fortune.

LISETTE.

Un galant de jadis! Monsieur, y pensez-vous?  
C'est un contemporain qu'il nous faut pour Epoux.

(*Julie se jette aux genoux de son Père.*)

LE BARON *la relevant.*

Que veut dire ceci?



L I S E T T E.

Mais cela signifie

Qu'avant de faire choix d'un Mari pour Julie,  
Vous ariez dû, Monsieur, un peu la consulter.  
Un de vos vieux amis ne saurait la tenter :  
Or sans un peu d'amour, tout hymen est funeste.  
Quoique vous en disiez, un Epoux qu'on déteste,  
N'est plus un bijou rare, un don si précieux,  
C'est une chose hélas ! qu'on rencontre en tous lieux.

L E B A R O N.

Ce n'est pas mon avis de contraindre ma fille ;  
Si lorsqu'elle aura vu le Comte de Charmille,  
Elle ne trouve pas qu'il soit assez courtois,  
Corbleu ! je lui permets de faire un autre choix.

L I S E T T E.

Cette permission n'a rien qui nous étonne.  
Nous ignorions si peu combien votre ame est bonne,  
Qu'en faisant un bon choix, notre inclination  
S'est soumise d'avance à votre intention.  
Vous connaîtrez bientôt celui...

L E B A R O N à Julie.

Tudieu ! Madame,

De mes intentions & de ma bonté d'ame,  
Ayez une autrefois moins bonne opinion.  
Ventrebleu ! pour user d'une permission,  
Il faut attendre au moins que nous l'ayons reçue.

J U L I E.

Lisette, qu'as-tu dit ? je me sens toute émue.

L E B A R O N.

Et quel est ce galant que vous aimez sans moi ?  
Est-ce un bon Gentilhomme au service du Roi ?  
Qu'elle est son origine ?

L I S E T T E.

Elle n'est pas commune ;

Mais on vante surtout son immense fortune,  
Et par cette opulence il se distingue moins  
Que par la probité, que par les nobles soins  
Dont il fait s'acquitter de l'emploi qu'il exerce,

LE BARON.

Quel est donc cet emploi si noble?

LISETTE.

Le Commerce.

LE BARON.

Le Commerce?... Julie... un Gentilhomme...

LISETTE.

Eh bien?

LE BARON.

Dans le Commerce?

LISETTE.

Eh! oui. Mieux vaut cela que rien.

Parcequ'un Gentilhomme est peu propre à la guerre,  
A-t-il donc pour cela le droit de ne rien faire?

Une Anglaise à Bordeaux m'a répété souvent

Qu'on pouvait être à Londres & noble & commerçant ;

Que le frere d'Orford Lord & pair d'Angleterre,

Commerçait autrefois avec toute la terre,

Et que des Lords *Drummond* les nobles descendants

Se font même aujourd'hui gloire d'être Marchands.

Eh quoi! pour relever une famille antique,

Un appui ruiné que l'état revendique,

Nous n'adopterions pas, nous autres bons français,

Un principe louable & commun aux Anglais?

L'Anglais aurait-il donc plus de bon sens qu'un autre?

LE BARON.

L'Anglais a son système & nous avons le nôtre.

Les Gens de mon Pays, sur un vieux parchemin,

Aiment mieux expirer de misère & de faim,

Que de se relever à force de bassesses:

Il est peu de Marchands dignes de leurs richesses.  
Il suffit qu'un état, pour blesser notre orgueil,  
Offre à la probité le plus petit écueil;  
Et je n'ai pas enfin de la peine à comprendre  
Que le noble marchand qui veut être mon Gendre,  
N'est qu'un homme de rien, mais dont l'ambition  
Emprunte les dehors d'une autre passion,  
Et cherche à s'allier à quelques noms célèbres  
Pour qu'ils aident le sien à sortir des ténébres....  
Vous seriez vous, Julie, oubliée à tel point  
Que de prostituer.... je ne le pense point....  
Ah! si le croyais, à l'instant votre Père....

JULIE.

Lifette, je ne puis supporter sa colère.

## SCENE II.

LE BARON, HARPON.

HARPON à part.

J'ai su gagner Pasquin, il est dans mon secret.  
Tout semble s'arranger au gré de mon projet.  
Bon! j'apperçois Lifette.... Elle me fuit.... Julie  
Dans un profond chagrin paraît ensevelie.  
Quel est cet homme là? ... son Père assurément.

LE BARON.

Ah! Julie, en ton cœur quel affreux changement!

HARPON au Baron qui ne fait point attention à lui.  
Souffrez, mon cher Monsieur, que sans cérémonie,  
Je vous dise deux mots au sujet de Julie.  
Il faut que cet objet vous soit assez connu.  
Vous le querelliez même, à ce qu'il m'a paru.  
Si son bien en effet échauffe votre zèle...



LE BARON.

C'est donc pour s'y couvrir d'une honte éternelle,  
Que ton malheureux Père a revu ce séjour?

HARPON à part.

Entre ses dents, je crois, il maudit son retour.  
Serait il survenu quelque chose à sa fille?

LE BARON.

Vouloir deshonorer la plus noble famille!

HARPON à part.

Cette Beauté si sage aurait fait un écart?

LE BARON.

Pour ses trente quartiers n'avoir aucun égard!  
Epouser un marchand!

HARPON à part.

Qu'entends je? Elle m'adore  
Et m'a fait un secret du feu qui la dévore.  
Elle veut m'épouser.

LE BARON.

Épouser un Piedplat!

Et moi je souffrirais un pareil attentat!

HARPON à part.

Cet homme ne sait pas que c'est moi que l'on aime.  
(au Baron)

Monsieur...

LE BARON.

Je survivrais à cette honte extrême!

HARPON.

Monsieur...

LE BARON.

Eh! que me veut ce sot original?

HARPON à part.

Ce Marin me paraît un tant soit peu brutal...  
Seriez vous par hasard le Père de Julie,  
Ce Marin renommé, l'honneur de sa Patrie?

Heureux de lui devoir quatorze cents louis,  
Selon certain billet dont on me donne avis,  
Je veux pour obliger ce brave Gentilhomme,  
*En actions des eaux* lui payer cette somme.  
S'il les garde huit jours, il aura, sur ma foi!  
Vingt pour cent de profit.

LE BARON. *à part.*

Le bien qu'il dit de moi,  
M'accable, appésantit la honte & l'infamie  
Dont me couvre à jamais mon indigne Julie.

(*à Harpon*)

Je ne suis point, Monsieur, celui...

HARPON.

Je vous comprends,  
Vous êtes un ami, peut-être un des Parents.

(*à part.*)

Je n'en suis point la dupe... à votre ministère  
J'ai recours néanmoins pour certaine autre affaire  
Dont Monsieur de Mortas...

LE BARON.

Grand merci de l'honneur,  
Mais Monsieur de Mortas a beaucoup trop d'humeur,  
Pour pouvoir aujourd'hui s'occuper d'autre chose.

HARPON.

De ses chagrins, Monsieur, quelle serait la cause?  
De grâce expliquez-moi quel étrange malheur  
Trouble de son retour la gloire & le bonheur.

LE BARON.

Eh bien! Monsieur, Eh bien! s'il ne faut rien vous  
taire,  
Julie est l'auteur seul des chagrins de son Père.

HARPON.

Serait-il bien possible?

LE BARON.

Où. D'un coupable feu,  
Elle vient à l'instant de me faire l'aveu.  
Il n'est que trop certain que cette indigne fille  
Veut se méfalloir & flétrir sa famille.

HARPON.

Elle a tort : la noblesse est un don merveilleux.  
Le Gentilhomme seul est un homme à mes yeux ;  
Tout le reste n'est rien. Un Roturier m'étonne,  
Quand il rit, mange & boit ainsi qu'une personne.  
Je suis choqué de voir qu'on lui laisse le droit  
De marcher comme nous & de se tenir droit.  
Ce ferait, sur mon ame ! une excellente idée.  
De faire au tiers État endosser la livrée,  
Pour convaincre à la fin ce malheureux rebut,  
Que hors de la noblesse, il n'est point de salut.

LE BARON.

Cet homme a du bon sens. A la première vue,  
Je l'ai jugé très mal.

HARPON.

Ma famille est connue.

Mon Père, à dire vrai, n'était que Colonel,  
Lorsqu'il fut à Berghem blessé d'un coup mortel ;  
Mais quoiqu'il eut déjà fait quelque bruit en France,  
Je me suis vu contraint de cacher ma naissance.

LE BARON.

Cacher votre naissance ! eh ! passé-bleu ! pourquoi ?

HARPON.

Mon Père, après avoir au service du Roi,  
Selon le noble usage, englouti sa fortune,  
Me laissa sans argent & sans ressource aucune.  
J'eus beau solliciter les faveurs de l'État,  
L'État me les devait, mais il n'est qu'un ingrat.  
Las enfin d'intriguer auprès de nos Puissances,



De me voir éconduire avec des espérances,  
Je formai le projet de ne devoir qu'à moi,  
Les dédomagements que j'attendais du Roi.  
Et puisqu'un fort jaloux me fermait la carrière  
Où s'était distingué feu mon illustre Père,  
Je résolus de prendre un état que me fit  
Si non autant d'honneur, du moins plus de profit.  
Je pris donc le parti... d'agioter.

LE BARON.

Qu'entends je?

C'est prendre en Gentilhomme un parti fort étrange...  
Quoi! Monsieur, entre nous, n'êtes vous point honteux,  
Vous qui vous dites fils d'un colonel fameux,  
Ne rougissez vous point du tort qu'à sa mémoire...

HARPON.

Point du tout. Pour ne faire aucun tort à sa gloire,  
Fort généreusement j'ai pris un autre nom.

LE BARON *à part*.

Sur ce beau Gentilhomme il me vient un soupçon...  
Ne ferait ce point lui que ma fille... je n'ose...

HARPON.

Monsieur, l'agiotage est une belle chose!  
Savez vous que depuis trois ou quatre ans au plus,  
Je n'ai gagné pas moins de huit cent mille écus.

LE BARON *à part*.

Un tel gain en quatre ans! quelle friponnerie!  
Grand Dieu! ferait ce lui que ma fille... ah! Julie!

HARPON.

Mais pour en revenir à notre premier cas,  
Monsieur, vous connaissez le Baron de Mortas:  
Vous vous intéressez au sort de sa famille:  
Eh bien! annoncez lui que j'épouse sa fille.  
Dites lui que mon cœur, ma personne & mes biens  
Vont s'engager à lui par les mêmes liens;

Que s'il met son bonheur à voir Julie heureuse,  
Il faut qu'il condescende à la flamme amoureuse  
Qui consume pour moi cette jeune Beauté  
Et ne laisse en son cœur nulle tranquillité,

LE BARON *à part.*

Ah! je n'en doute plus: c'est lui que Julie aime,  
Elle veut l'épouser, je le fais d'elle même.  
Quel malheur, quel opprobre & pour elle & pour  
moi!

Ce Perfide sans doute a moins surpris sa foi,  
Par le fardide appât d'une fortune immense,  
qu'en lui vantant l'éclat de sa haute naissance,  
Mais fut il né d'un sang encor plus glorieux,  
Il n'en serait pas moins méprisable à mes yeux.

(*à Harpon*)

Non, Monsieur: quelques soient vos biens, votre fa-  
mille,

Ne prétendez jamais à la main de ma fille.

Votre Père eut, je crois, de hautes qualités,

Mais vous démentez trop le sang dont vous sortez.

### SCENE III.

LE BARON, HARPON, PASQUIN.

PASQUIN.

**V**ous avez bien raison: en aucune manière,  
Ce malheureux Enfant ne ressemble à son Père.  
Le bon homme autrefois s'en plaignait.

(*Harpon fait des signes à Pasquin*)

LE BARON,

Que dis tu?

As tu connu son Père?

PASQUIN.

Ah! si je l'ai connu!

LE BARON.

N'a-t-il pas à la gloire, au bien de la Patrie,  
Autrefois immolé sa fortune & sa vie?  
N'est ce pas à Berghem que ce grand Colonel  
Fut malheureusement blessé d'un coup mortel?

HARPON à part.

Le Perfide! le traître! ah! que va-t-il lui dire?

PASQUIN.

Son Père Colonel! c'est pour crever de rire,  
Son Père était Cocher. Ose-t-il le nier?

HARPON.

On ne déroge pas, Monsieur, dans ce métier:  
Voyez tous nos Seigneurs. (*il s'évade*)

PASQUIN.

Je dois bien le connaître,

Son Père: nous avons servi le même maître;  
Et Crispin qui depuis s'est fait nommer Harpon,  
Était aussi Laquais dans la même maison.

LE BARON.

Quelles horreurs!

PASQUIN.

Lifette en fait bien davantage;

Ils se sont trop connus autrefois, dont j'enrage.

J'aimais cette Lifette & j'en fus outragé,

Je fus... n'en parlons plus, je suis assez vengé.

Elle abhorre Crispin: une haine si belle

M'a reconcilié tout à l'heure avec elle.

Nous avons renoué; mais à condition

Qu'elle démasquerait avec moi ce fripon.

LE BARON.

Je ne fais où j'en suis... ô comble d'infamie!

Un Coquin aussi bas a su plaire à Julie!

Fille indigne de moi, tu m'en feras raison.

Un cloître rigoureux deviendra ta prison...



Mais il a disparu cet abonimable homme.  
Pasquin, cours le chercher, il faut que je l'assomme :  
Cours.

PASQUIN.

Voici son billet. Il veut avoir l'honneur  
De vous payer lui même. Attention, Monsieur !  
En matiere de compte, il a certain systême  
Qui n'est guères conforme à celui de Barême.  
Dailleurs il m'a parlé pour le remboursement,  
D'actions dont le prix hausse à chaque moment.  
Défiez vous, Monsieur, de son agiotage ;  
Car vous n'entendez rien à tout ce brigandage.

LE BARON.

Eh ! garde ce billet.

PASQUIN.

Quant à l'autre Marchand

Dont Ariste est le nom, il veut, argent comptant,  
Vous payer de ses mains pour lier connaissance...  
Où donc est son billet?... je l'ai perdu, je pense....  
Oui vraiment... ah ! Monsieur, ne vous alarmez pas.  
Je puis le retrouver : oui, je vais de ce pas  
Chez Ariste... il parait dailleurs trop honête homme,  
Pour oser devant moi vous nier une somme...

LE BARON.

Eh ! que m'importe à moi qu'il me la nie ou non !  
Il s'agit bien d'argent ! vas me chercher Harpon.  
Il faut le déterrer quelque part qu'il puisse être :  
Je veux avec éclat me venger de ce traître :  
Assure toi de lui. Je vais en attendant,  
Conduire & renfermer ma fille en un couvent.

*Fin du quatrième Acte.*

A C T E V.

S C E N E I.

LE BARON.

J'ai beau chercher Julie, elle fuit mes regards,  
Ma Vengeance contre elle éprouve des retards;  
Mais son vil Séducteur n'aura pas l'avantage  
De pouvoir aujourd'hui se soustraire à ma rage.  
Le Coquin! je l'attends.

S C E N E II.

LE BARON, ARISTE,

ARISTE à Felix & à Julie qui sont dans la coulisse.

Restez là, mes Enfants.

Je vous appellerai lorsqu'il en sera tems,

(au Baron)

Ma personne, Monsieur, ne vous est pas connue;  
Mais j'ose me flatter qu'après cette entrevue,  
Vous ne vous plaindrez pas du sort au quel je dois  
L'honneur de vous parler pour la première fois.

LE BARON.

Excusez: je n'ai pas le tems de vous connaître.

ARISTE.

Je vous parais, Monsieur, trop indiscret peut être,  
Mais mon empressement n'a qu'un motif très pur  
Et ne mérite pas un accueil aussi dur.

Le



LE BARON.

Voyons donc: qu'avons-nous à démêler ensemble?

ARISTE.

Vous êtes le Baron de Mortas, ce me semble?

Vous arrivez de Brest?

LE BARON.

Oui malheureusement.

ARISTE *à part*.

Je demeure interdit. Par quel événement

A-t-il donc aujourd'hui cet air farouche & triste?

LE BARON.

Que voulez-vous? comment vous nomme-t-on?

ARISTE.

Ariste.

Ce nom vous est connu.

LE BARON.

Ah! je vois ce que c'est.

Vous m'allez demander si j'ai certain billet...

ARISTE.

Oui, Monsieur, un billet qui doit avoir, je pense,

Depuis dix jours au moins, passé son échéance.

LE BARON.

Ainsi vous me devez.

ARISTE.

Eh mais! sans doute.

LE BARON.

Eh bien!

Si vous voulez, Monsieur, vous ne me devez rien.

ARISTE.

Je ne vous comprends pas.

LE BARON.

Oui, si vous êtes homme

A dire, à soutenir que j'ai reçu ma somme,

E



Vous pouvez hardiment le faire. Mon Valet  
A malheureusement perdu votre billet.

ARISTE.

Est-ce à moi que s'adresse un semblable langage?  
A quel propos, Monsieur, me faire un tel outrage?  
Eh! que m'importe à moi, votre billet perdu!  
L'argent qu'il représente en serait-il moins dû?

LE BARON.

Pardon, pardon, Monsieur: la colère m'égare.  
Morbleu quand vous saurez,...

ARISTE à part.

Dieu! quel Marin bizarre!

Je ne m'attendais pas....

LE BARON.

Connaissez-vous Harpon?

ARISTE.

Je vous comprends enfin, & cette question  
Ne permet plus, Monsieur, à mon ame affligée  
D'ignorer à quel point vous l'avez outragée.  
Parce qu'un vil Harpon, en surprenant ma foi,  
Fut quelque tems lié de commerce avec moi,  
Avec ce scélérat vous voulez me confondre?  
Je laisse à tout Paris le soin de vous répondre.

LE BARON.

Ah! vous l'avez connu, ce fripon odieux?

ARISTE.

Que trop. Quand nous étions associés tous deux,  
Il me trompait sous main: toujours nos deux fortunes  
Fesaient à son profit quelques pertes communes.  
Je vis, je denonçai ce manège infernal;  
Mais l'éclat que je fis ne lui fut point fatal.  
Notre société fut à peine dissoute,  
Qué de l'agiotage il enfila la route,  
N'en devint que plus riche & plus audacieux.

Vous ne connaissez pas ce fléau dangereux  
 Qui porte parmi nous le nom d'agiotage.  
 C'est des plus vils moyens & l'étude & l'usage  
 Pour mettre la cherté dans les effets royaux  
 Ou les faire tomber audeffous de leur taux ;  
 Et pour s'approprier par l'une ou l'autre ruse,  
 Les dépouilles de ceux qu'on trompe & qu'on abuse,  
 Voilà l'Agiotage, & cet art destructeur  
 Que des Gens de tous rangs exercent sans pudeur,  
 Ce trafic ou plutôt ce jeu dont le délire  
 Peut ruiner soudain le plus puissant Empire,  
 En attirant à lui tout l'or & tout l'argent  
 Que les Arts, le Commerce implorent vainement ;  
 Jeu qui de tout secours privant l'agriculture,  
 Dépeuple la Province & tarit la Nature.  
 Voilà par quel moyen, avec rapidité,  
 Au degré le plus haut un Perfide est monté.  
 Mais moi,...

LE BARON. (à part)

Pardon, Monsieur... Ah! Julie! ah! Julie!  
 Je ne pourrai survivre à tant d'ignominie....

(à Ariste)

Gardez - vous de penser qu'en parlant de Harpon,  
 Je veuille vous confondre avec cet homme. Non,  
 Vous serez à l'instant convaincu du contraire,  
 Car je vais vous venger moi-même du Corsaire,

ARISTE.

Je m'aperçois enfin d'où vient ce noir courroux.  
 Harpon en est l'objet: il s'est joué de Vous.  
 S'il est entre vous deux survenu quelque affaire,  
 Il s'en fera tiré comme à son ordinaire,  
 En trompant.

LE BARON.

Plut à Dieu! que ce vil Garnement



N'en voulut aujourd'hui, Monsieur, qu'à mon argent ;  
Qu'il m'eut pillé, volé cent & cent fois pour une...  
Au surplus vous saurez trop tôt mon infortune  
Et... vous m'excuserez de n'avoir pas songé  
A m'aquiter plutôt...

ARISTE.

Soyez moins affligé.

Oubliez ce Harpon, cette ame basse & vile.  
Si contre ses complots je puis vous être utile,  
J'agirai... voulez-vous vous commettre avec lui ?

LE BARON.

Quel contraste tous deux vous m'offrez aujourd'hui !...  
Ah ! qu'envers vous, Monsieur, je me trouve coupable !  
Moi qui vous connaissais pour un homme estimable,  
Vous faire un tel accueil ! ah ! mille fois pardon  
Pour l'aveugle transport qui troublait ma raison...  
Votre Banquier de Brest n'est pas le seul au monde,  
Qui m'ait donné pour vous une estime profonde ;  
Dans un port d'Amérique où j'ai grâce au Ciel !  
Retrouvé bien portant le Marquis de Varbel,  
Cet ancien ami que j'ai quitté trop vite,  
M'a fort parlé de vous & de votre mérite.  
Il m'a vanré surtout un fils que vous avez :  
Il a même sur lui des projets relevés  
Qu'il doit réaliser à son retour en France.  
Ce retour sera prompt : je fais que sa vaillance,  
Ses services nombreux doivent incessamment  
Recevoir à Versailles un salaire éclatant.  
Peut-être vous l'a-t-il mandé dans cette lettre  
Qu'en main propre je suis chargé de vous remettre.

ARISTE.

Avant que j'ouvre ici la lettre du Marquis,  
Oserai-je, Monsieur, vous présenter mon fils ?



S'il peut vous inspirer la même bienveillance  
Dont votre ami l'honore...

LE BARON.

Oh j'en suis sûr d'avance.  
D'après ce qu'on en dit, il me fera bien doux  
De pouvoir l'embrasser.

ARISTE.

Felix, approchez-vous,  
Le Baron de Mortas veut bien vous le permettre.

S C E N E III.

LE BARON, ARISTE, FELIX, & dans l'enfon-  
cement, sans être apperçues, LISETTE,  
JULIE.

(LE BARON embrasse FELIX qui le salue respectueu-  
sement.)

ARISTE.

Je viens de recevoir, Mon cher fils, une lettre  
De ce brave Officier qu'avec tant de plaisir  
Je rappelle sans cesse à votre souvenir.  
Le Marquis de Varbel chérissait votre Enfance;  
Et vous allez juger que le tems ni l'absence  
Ne vous ont pu jamais effacer de son cœur.  
Monsieur de cet écrit daigne être le porteur,  
Il voudra bien aussi nous en faire lecture.

LE BARON.

Monsieur je n'ose point...

E 3

ARISTE.

Oh! je vous en conjure.

LE BARON lit.

„Mon cher frere,...

Mon cher frere!

ARISTE à part.

Voilà le mystère éclairci,

FELIX.

O Ciel!

JULIE à part.

Qu'ai-je entendu?

LISETTE à part.

Que veut dire ceci?

LE BARON.

„Mon cher frere, pourquoi vous obstinez-vous  
„à cacher votre nom & votre naissance? Malgré vos  
„solicitations réitérées, je suis toujours tenté de vous  
„trahir. La profession que vous exercez, n'est plus  
„dans cet avilissement où la barbarie de nos ancêtres  
„l'avait plongée. Sous un Gouvernement aussi sage,  
„aussi éclairé que le nôtre, votre état de négociant ne  
„saurait atténuer le prix de mes services ni s'opposer  
„à mon avancement dans l'armée. Que dis-je? Selon  
„les nouvelles ordonnances, le Commerce même est  
„pour celui qui s'en occupe honorablement, un moyen  
„de s'anoblir. Or un état qui donne la noblesse ne  
„saurait l'ôter. Tout en blâmant votre conduite, je ne  
„me lasse pas d'en admirer les motifs. Je fais que la  
„crainte seule de me nuire à la Cour, vous a fait ca-  
„cher avec soin que vous étiez mon frere. Je suis en-  
„core plus touché de cet excès de délicatesse, que des  
„sommes considérables que vous m'avez fait passer en  
„Amérique, pour soutenir le rang que j'occupe. Je  
„n'aurai plus besoin de vos bienfaits à l'avenir, mais

„me trouverez toujours aussi reconnaissant que si je  
 „continuais à les recevoir. Ce qui me fait penser que  
 „je pourrai désormais me passer entièrement de vos se-  
 „cours, & ce qui doit par conséquent vous détermi-  
 „ner à abandonner un Négocio où vous avez acquis  
 „assez de fortune pour vous, c'est l'ordre qu'on  
 „m'envoie de me rendre à Versailles, pour y rece-  
 „voir le prix de mes services. J'espère, mon cher fre-  
 „re, avoir assez de crédit dans ce pays là, pour ob-  
 „tenir à votre fils une Emploi honorable; mais ce qui  
 „mettrait le comble à mes vœux, ce serait le mariage  
 „de ce cher Neveu avec la fille du Baron de Mortas  
 „porteur de cette lettre. Ce brave Capitaine de vais-  
 „seau que je vous recommande comme le meilleur de  
 „mes amis, n'est pas aussi riche qu'il mériterait de  
 „l'être. Il a une fille qui est, dit-on, remplie de  
 „vertus & de graces. Il me serait bien doux de pou-  
 „voir lui assurer un sort digne d'elle & de son Père.  
 „Tachez d'arranger tout cela, Faites en sorte que je  
 „puisse assister aux nœces pendant le court séjour que  
 „je vais faire à Paris. Adieu, mon cher frere &c.

*Le Marquis de Varbel.*

FELIX.

O bonheur! o Destin! ivresse où je me noye!  
 Je crains de succomber à l'excès de ma joye!

LE BARON.

Hélas!

ARISTE.

Jusqu'à ce jour j'ai cru devoir céler  
 Ce qu'enfin le hasard vient de vous révéler.  
 Oui, vous voyez en vous le rejetton unique,  
 Mon fils, d'une famille aussi noble qu'antique;  
 Mais qui brilla toujours plus par sa fermeté,  
 Que par le vain éclat de son antiquité,

E 4



Vos peres sans cesser de respecter leurs Princes,  
 Furent dans tous les tems l'appui de leurs provinces,  
 On a vu votre Ayeul employer tous ses biens  
 A soutenir les droits de ses Concitoyens.  
 Il mourut; & son nom fut le seul héritage  
 Que le Marquis & moi, nous eumes en partage.  
 Mais mon frère étant jeune & dépourvu d'appui,  
 J'oubliai mes malheurs pour ne songer qu'à lui.  
 Il se trouvait alors au sein de l'Allemagne,  
 En proye à tous les maux d'une rude campagne.  
 Pour soutenir ce frère au service du Roi,  
 Je vins solliciter à Paris de l'Emploi;  
 Mais j'éprouvai bientôt jusqu'à quel point mon Père  
 Avait eu le malheur d'aigrir le Ministère.  
 Pour se venger sur moi de ses torts prétendus,  
 On me fit essuyer les plus honteux refus.  
 Le désespoir peut-être eut terminé ma vie,  
 Sans l'aspect consolant d'une Epouse chérie.  
 Cette jeune Beauté digne d'un sort plus doux,  
 Opposait à mes maux & sa tendresse & vous.  
 Tous les jours ses conseils & sa douce sagesse,  
 De quelque espoir flatteur enivraient ma tristesse.  
 Elle avait quelques biens, mais à peine ils pouvaient  
 Suffire à nos besoins tout bornés qu'ils étaient.  
 Un jour, il m'en souvient, cette ame généreuse  
 Bannissant d'un vain nom la pensée orgueilleuse,  
 Osa me proposer sous un nom moins public,  
 D'accroître nos moyens par un noble trafic.  
 Je l'avoue, à ce mot je me sentis abattre,  
 Mais ma raison n'eut pas de la peine à combattre,  
 A vaincre un préjugé d'autant plus dangereux,  
 Qu'il déprécie un art utile & glorieux.  
 Le Commerce, à mon sens, jadis si méprisable,  
 Me parut tel qu'il est, un état honorable,

L'état seul qui convienne au Mortel indigent,  
Quand il veut rester homme & vivre indépendant.  
J'eus bientôt de cet art aquis les connaissances:  
Tous les jours mes succès passaient mes espérances;  
Et mon frere en secret partageant mes produits,  
Rendait plus doux encoꝛ mes travaux & leurs fruits,  
Mais hélas! mon Destin fut trop digne d'envie.  
Tant de félicité n'est pas de cette vie:  
Je l'éprouvai bientôt. Le Ciel, le Ciel jaloux  
M'enleva votre Mere. . . & je vécus pour vous.

FELIX.

Que ce noir souvenir cesse de vous poursuivre!  
Ne troublez point la joye ou mon ame se livre.  
Songez, mon Père, au bien que vous m'avez promis:  
Daignez mettre le comble aux vœux de votre fils.

ARISTE.

Vous l'entendez, Monsieur; le trésor qu'il envie,  
C'est le cœur, c'est la main de l'aimable Julie:  
Il soupire pour elle, & ce penchant heureux,  
Du Marquis de Varbel a prévenu les vœux.  
J'ai promis à Felix de séconder sa flamme,  
Et c'est auprès de vous, cet appui qu'il reclame.

LE BARON.

Pour les unir tous deux par un étroit lien,  
Votre consentement est un Garant du mien.  
Je tiens un tel hymen pour un honneur insigne;  
Mais Julie. . .

ARISTE.

Achevez.

LE BARON.

Julie en est indigne.

ARISTE.

Que dites-vous?

E s



Des maux qui dévorent mon cœur.

Vous ne connaissez pas encor toute l'horreur.  
Hélas ! c'est un aveu bien pénible à vous faire :  
N'importe : en ce moment je ne saurais me taire...  
Vous connaissez Harpon, ce scélérat...

ARISTE.

Eh bien !

LE BARON.

Il a séduit ma fille. Un fatal entretien  
Que je viens à l'instant d'avoir avec Julie,  
M'a trop prouvé leurs feux & mon ignominie.

*JULIE se précipite dans les bras du Baron.*

Que dites-vous, mon Père ? ah ! quelle affreuse erreur !  
Nul autre que Felix ne regna dans mon cœur.

LE BARON.

Comment c'était Felix... ah ! tu me rends la vie.  
Daigne me pardonner : embrasse-moi, Julie.  
Donne moi cette main : sans sortir de ces lieux,  
Je veux l'offrir moi-même à l'objet de tes vœux.  
Puisse-je en t'assurant un sort toujours propice,  
Des soupçons d'un moment expier l'injustice.

FELIX.

A Julie à jamais je suis donc enchainé !  
Que de biens à la fois ! o destin fortuné !  
Mais quelque soit l'éclat du nom qu'on me révèle,  
Du rang, des dignités où mon Oncle m'appelle,  
J'en atteste le Ciel, tous ces dons réunis,  
Sans Julie, à mes yeux ne seraient d'aucun prix.



SCENE DERNIERE.

*Les Acteurs précédents, PASQUIN.*

PASQUIN.

Monsieur! grande nouvelle! enfin l'on vous dispense  
D'exercer sur Harpon votre juste vengeance.  
La Police veut bien se Charger de ce soin,  
De cet événement je viens d'être témoin.  
Je m'étais prudemment faisi de votre somme,  
J'allais peut être encor vous amener votre homme,  
Lorsqu'un Exempt parait & dit: „de par le Roi,  
„Harpon, je vous arrête, à l'instant suivez moi,  
„Un Ministre éclairé que la France révère,  
„Que le Peuple surtout regarde comme un Père,  
„Un moderne Sully touché de nos malheurs,  
„Veut par un coup d'éclat effrayer leurs Auteurs,  
„Parmi ces Traficans, Agioteurs avides,  
„De l'or de la Patrie escrocs bas & perfides,  
„On vous a distingué, Monsieur; ainsi c'est vous  
„Qui servirez d'exemple & qui paierez pour tous.,  
À peine acheve t-il qu'il appelle main forte.  
Harpon environné d'une nombreuse escorte,  
N'est point humilié de ce cruel affront.  
Un surcroît d'impudence éclate sur son front.  
Son sourire malin insulte à la Cohue  
Qui pour l'envifager l'attendait dans la rue.  
Il part: à son maintien on eut dit qu'il allait  
Faire un tour à la Bourse & non au châtelet.

LE BARON.

Enfin le juste ciel punit ce misérable.

ARISTE.

Dès long tems j'ai prévu cette fin déplorable.

PASQUIN.

On le condamne au moins à vingt ans de prison.

LISETTE.

Ah! c'est trop de rigueur! quoi! renfermer Harpon!  
C'est au Palais royal qu'il faisait ses affaires,  
C'est là que jour & nuit, résident ses confrères;  
Or par humanité, les laissant au grand air,  
Moi, je les enverrais agioter sur mer.

PASQUIN.

Comment diable! fais tu qu'au fond le mariage  
A quelque ressemblance avec l'agiotage;  
Que, suivant tes arrêts, des trois quarts des maris,  
Toulon en peu de tems dépeuplerait Paris.  
Eh! qu'est ce qu'une femme? un effet qui circule,  
Sur le quel, plein d'espoir, on s'agit, on spécule;  
Un effet sur le quel l'un gagne, l'autre perd,  
Selon le jeu qu'il joue &....

LISETTE.

Parle à cœur ouvert.

Nous avons renoué: trop promptement peut être.  
Te prendre pour époux, c'est me donner un maître;  
Mais je suis libre encor & je voudrais savoir  
Sur quels jeux avec moi tu fondes ton espoir.  
Parle.

PASQUIN.

Lorsqu'un mari veut jouer à la hausse,  
Il donne à son effet un hotel, un carrosse:  
Il croit avec ce faste éblouir maint joueur;  
Mais l'effet dont chacun connaît trop la valeur,  
Se vend parfois à perte, & le Propriétaire  
Ruiné par son jeu, déplore sa misère.  
J'aime mieux un Epoux, agioteur obscur  
Qui vous joue à la baisse un jeu beaucoup plus sûr...

L I S E T T E.

Pour moi, je n'aime pas les joueurs à la baisse.  
Plus d'hymen : je retire à l'instant ma promesse.  
Je crains....

P A S Q U I N.

Rassure toi : Je n'agioterai plus.  
Ma chère, en t'épousant je place à fonds perdus.

F I N.

---



Principales fautes à Corriger.

Page 30. mais je fus tout surpris, *lisez*: surpris

Page 30. ne fixa d'un regard, *lisez*: me fixa d'un regard

Page 44. après de vous m'envoye, *lisez*: auprès de  
vous m'envoye

Page 63. mais il a disparu cet abonimable homme,  
*lisez*: abominable

